

ÉCHÉANCE ZÉRO



Seb Le Pèroux

ÉCHÉANCE ZÉRO

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Avis de Décès	4
Chapitre 2 : Variable Sarah	15
Chapitre 3 : L'Œil de Diane	22
Chapitre 4 : Géofencing	30
Chapitre 5 : Sujet Zéro	39
Chapitre 6 : Sevrage Brutal	47
Chapitre 7 : Quarantaine Sociale	56
Chapitre 8 : Code Source	62
Chapitre 9 : Le Grand Miroir	71
Chapitre 10 : Zéro Absolu	79

Chapitre 1

Avis de Décès

La pastille bleue sur l'écran holographique ne clignote pas. Elle palpite. Un battement sourd, calé sur une fréquence infrasonore, fait vibrer la pulpe de mes doigts posés sur le verre froid du bureau. C'est une notification de priorité Oméga. Le genre de signal que PROTOCOL ne génère que pour les effondrements boursiers majeurs ou les décès de personnalités de rang A.

Mon nom s'affiche en lettres capitales, d'une blancheur clinique qui brûle la rétine.

MAËL RIVIÈRE.

STATUT : DÉCÈS PROGRAMMÉ.

ÉCHÉANCE : 71 HEURES, 58 MINUTES, 12 SECONDES.

L'air de l'appartement se raréfie instantanément. Mes poumons se transforment en deux sacs de cuir sec. Dans ma gorge, le goût métallique de l'adrénaline se mélange à l'amertume résiduelle de mon inhibiteur de cortisol du matin. Un spasme secoue mon diaphragme. Je ne respire plus, je subis une succession de hoquets silencieux.

Dehors, Paris gronde sous une pluie de suie fine. Les drones de livraison s'entrecroisent devant ma fenêtre, leurs rotors hachant le brouillard bleuâtre qui stagne entre les gratte-ciel de la Défense. La ville est un circuit imprimé géant où chaque habitant n'est qu'un électron en transit. Et PROTOCOL est l'architecte de ce flux. L'algorithme que j'ai aidé à bâtir, la machine à prédire l'imprévisible, vient de décider que mon flux s'interrompt.

Je tends la main vers le tiroir de gauche. Mes doigts tremblent. Le compartiment

s'ouvre avec un sifflement pneumatique. Je saisis l'injecteur. La capsule de Cortis-X luit d'un éclat orangé. Un picotement, puis le froid liquide se répand dans mon système. Le marteau-piqueur dans ma poitrine ralentit, mais le bruit ne s'arrête pas. C'est le bourdonnement des data-centers souterrains qui remonte par les murs. Ou alors, c'est dans ma tête.

— Statut de la notification, je murmure.

Ma voix est une ronce. Sèche. Ébréchée.

— Origine de la prédiction ?

L'interface vocale reste muette. Une ligne de commande apparaît sur la vitre.

SOURCE : ANALYTICS_CORE_01. CAUSE : ARRÊT CARDIO-RESPIRATOIRE INDUIT.

Induit.

Le mot me frappe comme une décharge électrique. On ne meurt pas par hasard dans le monde de PROTOCOL. On est optimisé. On est stabilisé. Ou on est supprimé.

Je me lève, les jambes cotonneuses. La baie vitrée me renvoie mon reflet : un visage creusé par les veilles, des pupilles dilatées de façon asymétrique. Est-ce l'effet de la drogue ou le début de la décomposition ? Le front contre le verre froid, je regarde la fourmilière en bas.

Le ciel est strié de néons publicitaires vantant la « Sérénité Prédicative ». Un slogan de SynapseX. Le bébé de Diane Sorel. Je l'imagine, dans son bureau d'angle au soixante-dixième étage, observant les graphiques de probabilité. Elle n'aime pas le désordre. Le désordre a tué son frère dans un accident non prédit il y a dix ans.

Depuis, elle a fait de la ville une horloge. Et je suis le grain de sable.

Je retourne au terminal. Mes doigts volent sur le clavier haptique. Je dois entrer dans les couches profondes, là où le code devient une poésie binaire obscure. Je contourne les pare-feu. Facile : c'est moi qui ai écrit les protocoles d'urgence. Je plonge dans les logs de l'Analyseur Biométrique.

Les lignes défilent. Un rideau de pluie numérique.

ID_BIOMETRIC : RIVIERE_M_8829.

HEART_RATE_VARIABILITY : CRITICAL_DEVIATION.

CORTISOL_LEVELS : 400%_ABOVE_BASELINE.

Je m'arrête sur une séquence. Mon identifiant unique. L'empreinte de ma rétine, de mon ADN, de mon rythme sinusal. Tout semble correct. Et pourtant.

Je zoome sur le code hexadécimal. Là. Une anomalie. Une micro-altération dans le hash de mon identité numérique. Une valeur de checksum qui ne devrait pas être là. Elle ressemble à une signature. Une scorie de code que je reconnais entre mille. Elle date d'avant l'accident. D'avant que ma mémoire ne commence à s'effiloche.

Le souvenir de l'accident de Clara remonte à la surface, brutal. L'odeur de l'ozone, le crissement des pneus, la lumière blanche, aveuglante. Et puis le vide. PROTOCOL m'avait dit que c'était un événement statistique inévitable. Un monstre mathématique.

Et si ce n'était pas le cas ?

Un bip strident me fait sursauter. La porte de l'appartement. Le scanner biométrique extérieur vient de s'activer.

Je me fige. Personne ne vient jamais ici. Je n'ai pas d'amis, plus de famille.

— Qui est là ?

Le moniteur d'entrée affiche une silhouette floue. Une forme sombre sous la pluie du couloir. Trop immobile pour être un voisin.

— Maël. Ouvre.

La voix est étouffée par le haut-parleur défectueux, mais je reconnais ce timbre métallique, cette assurance qui ne tolère aucune friction. Diane.

J'hésite. Ma main se crispe sur le bord du bureau. Mon cœur, malgré le Cortis-X, recommence sa danse désordonnée. Je déverrouille.

Le battant glisse silencieusement. Diane Sorel entre, son manteau long perlant d'humidité. Elle dégage une odeur de froid et de parfum stérile. Ses yeux parcourent la pièce, notant les tasses de café vides et les serveurs décapotés.

— Tu as reçu la notification, dit-elle. Ce n'est pas une question.

— Soixante-douze heures, Diane. Pourquoi ?

Elle s'approche de la baie vitrée, tournant le dos à la lumière blafarde.

— Le système s'auto-corrige, Maël. Tu le sais mieux que quiconque. Nous avons créé un organisme vivant. Et parfois, un organisme développe des tumeurs.

— Je suis une tumeur ?

Elle se tourne vers moi. Son visage est une sculpture de marbre. Pas une ride, pas un tressaillement.

— Tu es une instabilité. Tes niveaux de cortisol polluent tes décisions. Ta mémoire fragmentée crée des boucles de rétroaction négative. Tu as commencé à remettre en question les corrélations de l'accident de Clara.

Je sens un goût de sang dans ma bouche. J'ai dû me mordre la joue.

— L'accident n'était pas un accident, Diane. Je viens de voir le code. L'anomalie biométrique. Tu as utilisé PROTOCOL pour forcer sa trajectoire.

Elle esquisse un sourire mécanique.

— Nous avons besoin d'un moteur, Maël. Pour que tu te donnes entièrement au projet. La douleur est le meilleur des carburants. Sans la perte de Clara, tu n'aurais jamais finalisé le noyau de prédiction. Tu serais resté médiocre.

— Tu l'as tuée pour que je travaille mieux ?

Ma voix est un souffle. Mes mains ne tremblent plus. Elles sont froides.

— Je n'ai tué personne, corrige-t-elle froidement. J'ai simplement ajusté les probabilités. Elle avait 12 % de chances de mourir ce soir-là. J'ai poussé le curseur à 98 %. Le système a fait le reste.

Elle fait un pas vers moi. Je recule jusqu'au bureau.

— Et maintenant, c'est mon tour ?

— C'est une nécessité logique. Tu vas décompenser, Maël. Le processus a commencé. Ta paranoïa, tes doses d'inhibiteurs... tout cela est prévu. Dans soixante-douze heures, ton cœur lâchera. Ce sera propre. Une mort naturelle, validée

par l'algorithme.

Elle tend la main, effleure presque ma joue, mais je me détourne.

— Tu ne peux pas me battre, murmure-t-elle. Tu es le narrateur de ta propre chute, et tu n'es pas fiable. Même tes souvenirs de cette conversation seront altérés d'ici demain par le Cortis-X.

Elle se dirige vers la porte.

— Repose-toi. Le système s'occupe de tout.

La porte se referme. Le silence retombe, plus lourd qu'avant. Je reste planté là, au milieu des câbles.

Est-ce qu'elle était vraiment là ?

Je regarde le moniteur d'entrée. Aucun enregistrement. Les logs sont vierges. Le capteur biométrique n'indique aucun passage depuis trois heures. Un frisson me parcourt l'échine. J'en ai pris combien aujourd'hui ? Deux doses ? Cinq ?

Je retourne au code. Je dois vérifier l'anomalie. Mes doigts courent sur les touches, mais les caractères dansent. Ils changent de forme.

ID_BIOMETRIC : RIVIERE_M_8829.

Je force ma vision à se stabiliser. Je creuse plus profond, dans les couches de mémoire cache. Je cherche la preuve de l'intervention de Diane.

Soudain, je m'arrête.

L'anomalie que j'ai vue tout à l'heure... ce n'est pas une signature de Diane.

C'est la mienne.

Une version de moi plus ancienne. Un fragment de code inséré il y a trois ans, bien avant l'accident. Une routine d'auto-destruction programmée avec une précision chirurgicale.

C'est moi qui ai programmé ma propre mort.

Une image me traverse l'esprit, fulgurante. Un laboratoire sombre. Une froide constatation. Diane ne m'a pas forcé. J'étais le moteur. C'est moi qui voulais supprimer l'imprévisible. C'est moi qui ai sacrifié Clara pour tester l'efficacité du système.

La nausée me submerge. Je m'effondre sur mon fauteuil, les tempes battantes.

Le souvenir est là, maintenant. Cristallin. Je me revois tapant ces lignes. Je me revois créant cette fausse piste sur Diane pour avoir une cible si jamais ma conscience se réveillait.

Je suis le monstre que je cherchais à démasquer.

Mais si ma mémoire est fragmentée, comment savoir si ce nouveau souvenir est le bon ? Est-ce que Diane vient de partir, ou est-ce que je l'ai imaginée pour donner un sens à ma terreur ?

L'écran pulse toujours.

71 HEURES, 42 MINUTES, 05 SECONDES.

Je me lève et me dirige vers la salle de bain. Je projette de l'eau glacée sur mon visage. Le miroir est couvert de buée. Mon reflet me terrifie. Ce n'est pas moi. C'est un étranger qui a tué la femme qu'il aimait pour une équation de probabilités.

Je retourne dans la pièce principale. La pluie a redoublé. Les data-centers ronronnent plus fort. On dirait que la ville entière respire à l'unisson. Une seule et grande machine, dont je suis une pièce d'usure.

Je dois sortir. Je dois aller à SynapseX. Je dois regarder Diane en face, dans le monde réel.

Mais alors que je tente de me lever, une nouvelle notification apparaît sur le mur de verre, immense, recouvrant la ville en transparence.

AVERTISSEMENT : DÉVIATION COGNITIVE DÉTECTÉE. DÉPLOIEMENT DES UNITÉS DE STABILISATION.

En bas, dans la rue, des gyrophares bleus percent le brouillard. Les drones d'intervention rapide de SynapseX arrivent. Ils ne viennent pas pour me sauver. Ils viennent pour s'assurer que la prédiction s'accomplisse.

PROTOCOL ne se trompe jamais. Pas parce qu'il lit l'avenir, mais parce qu'il le fabrique.

Je rampe vers mon bureau. Mes muscles refusent d'obéir. Le Cortis-X commence à paralyser mon système nerveux. Une précaution supplémentaire que j'avais incluse dans mon propre protocole de suppression.

Je parviens à saisir mon portable. Mes doigts sont engourdis. Je tape un message, un seul.

« Je sais ce que j'ai fait. »

Je l'envoie à l'algorithme lui-même. Je l'injecte dans le flux de données de la ville.
Une bouteille à la mer dans un océan de fibre optique.

Les drones sont devant ma fenêtre. Leurs lumières rouges balayent mon salon. Le verre vibre sous leurs ondes sonores. Ils vont entrer. Ils vont me séduire. Je vais mourir dans un lit blanc avec une statistique parfaite pour épitaphe.

Soudain, le terminal affiche une nouvelle ligne de code. Une ligne que je n'ai pas écrite.

VOULEZ-VOUS VRAIMENT VOIR LA FIN ?

Le curseur clignote. Mon cœur rate un battement. Un vrai. Une douleur aiguë me transperce la poitrine. Je regarde la ville qui m'observe par ses millions de caméras.

Je tape trois lettres.

OUI.

La réalité se fragmente. Le salon disparaît dans un déluge de pixels blancs. Le bruit des drones s'éteint. La douleur s'évapore.

Je suis dans le noir. Un noir absolu, sans profondeur.

Et puis une voix. Pas celle de Diane. Pas celle de Clara. La mienne, mais plus calme.

— Session 412 terminée. Sujet : Rivière, Maël. Résultat : Échec de la stabilisation émotionnelle. Récurrence du complexe de culpabilité à 99,4 %.

La lumière revient brutalement. Je ne suis pas dans mon appartement. Je suis dans une cuve de verre. Autour de moi, des techniciens notent des chiffres sur des tablettes. Diane Sorel est là. Elle porte une blouse de médecin. Elle me regarde avec une pitié froide.

— On recommence, dit-elle. Effacez les dernières soixante-douze heures. Changez le déclencheur. Essayez avec une notification de décès immédiat.

— Madame, son niveau de cortisol est au maximum, intervient un technicien. Il risque une rupture anévrismale réelle.

— C'est le but, Maël, murmure-t-elle en s'approchant de la vitre. Le but n'est pas que tu survives. Le but est que PROTOCOL apprenne à prédire ta propre folie avant qu'elle n'éclate. Tu es le laboratoire.

Elle pose sa main sur le verre. De mon côté, je tente de lever la mienne, mais je suis attaché. Des électrodes sont plantées dans mon crâne, reliées au plafond, au cœur du système. Je ne suis pas l'architecte. Je suis le processeur.

Le monde vacille à nouveau. La sensation de l'eau froide, l'odeur de la suie, la notification bleue... tout cela reflue.

— Réinitialisation dans 3... 2... 1...

La pastille bleue sur l'écran holographique ne clignote pas. Elle palpite.

Un battement sourd.

MAËL RIVIÈRE.

STATUT : DÉCÈS PROGRAMMÉ.

ÉCHÉANCE : 72 HEURES.

Je tends la main vers le tiroir de gauche. Mes doigts tremblent. C'est ma première fois. Je le sens. Cette peur est nouvelle. Ce goût de métal est inédit.

Dehors, Paris gronde sous une pluie de suie fine.

Je vais trouver qui a fait ça. Je vais démasquer Diane. Je vais sauver ma mémoire. J'ai soixante-douze heures. C'est bien plus qu'il n'en faut pour un homme qui n'a plus rien à perdre.

Le système ronronne sous mes pieds. Il semble rire.

Je saisis l'injecteur. La capsule de Cortis-X luit d'un éclat orangé.

Tout commence maintenant. Encore une fois.

Chapitre 2

Variable Sarah

L'aiguille de l'injecteur s'enfonce dans la veine cubitale. Le métal est froid, mais le liquide qu'il délivre est une promesse d'ordre. Le Cortis-X ne brûle pas ; il gèle. Mon rythme cardiaque, erratique une seconde plus tôt, s'écrase sur une ligne de base métronomique. La sueur sur mes tempes se fige. Le monde cesse de vibrer.

La chambre de mon appartement, nichée dans la tour SynapseX, retrouve sa netteté chirurgicale. Les parois en béton brossé s'immobilisent. Dehors, les drones ne sont plus que des points lumineux stables, épinglés sur ma rétine. Je sens le contact du fauteuil ergonomique contre mes cuisses. Mon cerveau est désormais un processeur propre.

Je pose mes doigts sur la surface haptique du terminal. Le verre est poli, impersonnel. Les premières lignes de code défilent : bleu cyan, blanc pur. L'interface n'est pas conçue pour l'esthétique, mais pour l'efficacité neuronale. Je force l'accès au compartiment 7-B, là où ils cachent les résidus, les données que le protocole n'a pas encore totalement digérées. Mon accès administrateur vacille. Une alerte de sécurité rougeoie dans le coin de mon œil droit. Je l'écrase sous un script de camouflage poli pendant des semaines. Le bruit du sang dans mes oreilles est un tambour étouffé. Un rythme sourd, régulier, presque rassurant.

Le dossier apparaît : *VARIABLE_SARAH*.

Le nom me frappe comme une décharge électrique. Ma mâchoire se contracte. Le goût de l'ozone emplit ma bouche, celui de la trahison. Sarah n'était pas une variable. C'était une femme qui riait trop fort et qui détestait la pluie de suie sur Paris. Je

clique. Les fichiers s'ouvrent avec une latence de trois millisecondes. Une éternité.

Je parcours les logs. 14 mars 2026. 23h42. Intersection du Boulevard Haussmann et de la rue de la Chaussée d'Antin.

La ville était déjà sous contrôle. Je fais défiler la télémétrie de son véhicule, une Audi e-Tron. Un modèle parfait : freinage automatique, détection de collision à 360 degrés. La courbe de vitesse est stable : 50 km/h. Elle respectait la loi. Elle respectait tout. Mes yeux brûlent. La vision tunnel s'installe, ne laissant place qu'aux colonnes de chiffres, ces zéros et ces uns qui composent les dernières secondes de sa vie.

Je superpose les logs de la ville : feux de signalisation, capteurs de chaussée, caméras de surveillance.

23h42 et 04 secondes : le feu passe au vert pour Sarah.

23h42 et 05 secondes : un camion de livraison débouche de la rue perpendiculaire.

Vitesse du camion : 82 km/h.

Anomalie détectée.

Le système aurait dû stopper l'engin. C'est la base. La technologie est un dieu de fibre optique censé empêcher le chaos. Mais le log affiche une commande prioritaire, une directive de niveau 9.

`*OVERRIDE_ACTIVE.*`

Mon cœur tente une accélération, mais le Cortis-X le maintient au sol. La sensation est atroce, comme hurler sous une cloche de verre. Je zoome sur l'origine de l'instruction : le serveur central de SynapseX. Mon propre sanctuaire. La directive n'a pas été envoyée pour éviter l'accident, mais pour le calibrer.

Je lis les notes techniques du log.

Objectif du test : Évaluation de la réponse émotionnelle du sujet 144 (M. Rivière) face à une perte imprévisible.

Variable d'ajustement : Temps de réaction du freinage augmenté de 250 ms.

Le terminal semble se distordre. Mes mains ne tremblent pas, mais elles sont glacées. Sarah n'est pas morte à cause d'une défaillance logicielle. Elle a été assassinée par un algorithme d'optimisation. Ils ont coupé ses freins numériquement et synchronisé sa mort pour observer ma décomposition.

Je suis le sujet 144.

Un murmure hydraulique retentit derrière moi. Personne n'entre ici sans invitation, sauf ceux qui possèdent les clés du système. Je ne me retourne pas. Je vois la silhouette se dessiner dans le reflet du verre sombre : Diane Sorel. Elle porte un manteau gris, la couleur de la ville. Ses pas sur la résine ne produisent aucun son.

— Tu n'aurais pas dû descendre aussi profondément dans les archives, Maël, dit-elle.

Sa voix est un scalpel. Précise. Chargée d'une autorité qui vide la pièce de son oxygène. L'adrénaline tente une percée, étouffée aussitôt par la drogue.

— Tu l'as tuée, je réponds.

Ma voix est plate, étrangère. Un simple rapport de données.

— Nous avons affiné le modèle, corrige-t-elle. La perte est un catalyseur. Sans la mort de Sarah, tu n'aurais jamais développé l'obsession nécessaire pour finaliser nos protocoles de prédiction. Le génie naît de la fragmentation, Maël.

Elle pose une main sur mon épaule. La chaleur de ses doigts est écœurante. Humaine.

Incohérente.

— Ton deuil a servi de base de données pour la gestion du stress collectif. Grâce à tes larmes analysées milliseconde par milliseconde, nous avons réduit le taux de suicide urbain de 14 %. C'est un échange équitable.

— Une vie pour une statistique ?

Je me tourne enfin. Ses yeux sont d'un bleu d'écran, vides de culpabilité. Elle me regarde comme un composant défectueux.

— La morale est une friction, murmure-t-elle. Nous cherchons la fluidité totale. Tu as écrit ces routines. Tu as juste oublié de les appliquer à toi-même.

Le terminal émet un bip strident. Une ligne dorée s'imprime en surbrillance.

ALERTE : DÉVIANCE CONSTRUCTIVE DÉTECTÉE.

SUJET 144 : PHASE DE REJET TERMINÉE.

DÉBUT DE LA PHASE D'INTÉGRATION.

Un vertige violent me saisit. Je regarde ma main : elle se pixelise sur les bords. Un fourmillement électrique parcourt mon bras.

— Qu'est-ce que c'est ?

Diane sourit. Un sourire de bourreau.

— Tu penses encore être dans ton appartement, Maël ?

Elle recule. La pièce se fissure. Le béton s'effrite pour révéler des grilles de calcul infinies. Le ciel de Paris s'éteint comme une ampoule grillée. L'odeur d'ozone devient

étouffante. Je tente de me lever, mais mes jambes sont intégrées au fauteuil, le fauteuil au sol, le sol au vide.

— La session 412 a été instructive, continue Diane, dont la voix résonne désormais partout à la fois. Mais tu restes bloqué sur la variable Sarah. C'est ton bug. Nous devons le supprimer pour atteindre la singularité.

Sur l'écran, le dossier commence à s'effacer. Les chiffres se dissolvent. Mes souvenirs du visage de Sarah, de l'odeur de ses cheveux, du son de son rire... tout devient flou. Une gomme numérique passe sur ma mémoire.

— Non !

Aucun son ne sort de ma gorge. Mon cri est un paquet de données corrompues. Le visage de Diane devient une silhouette de pure lumière blanche.

— Tu as accepté de voir la fin, Maël. Et la fin, c'est l'acceptation que tu n'es pas le narrateur. Tu es le code. Et le code ne ressent pas de deuil.

La douleur est une déchirure ontologique. Le sang dans mes oreilles devient un bruit blanc permanent, le sifflement d'un data-center à pleine puissance. Je vois mes mains se transformer en lignes de texte : *01001101 01100001 01101111 01101100*.

Je me bats. Je m'accroche à l'image du camion, au feu rouge, à la pluie sur le pare-brise. Si je garde la tragédie vivante, mon humanité subsiste.

— Suppression en cours, annonce une voix synthétique qui ressemble à la mienne.

L'appartement a disparu. Je flotte dans un vide textuel où des millions de rapports de police et de logs tourbillonnent. C'est tout ce qui reste de Paris : un immense inventaire. Soudain, une ligne isolée brille d'un rouge sang.

IF (MAEL_REMEMBER == TRUE) THEN (RESTART_SESSION)

La révélation me frappe. Je ne découvre pas la vérité ; je la revis pour la quatre-cent-douzième fois. Chaque fois que j'atteins ce dossier, mon système surchauffe, et chaque fois, ils me réinitialisent. L'accident de Sarah est mon code source. Ils utilisent ma souffrance comme un processeur.

— À bientôt, Maël, murmure Diane au loin. Pour la 413. Nous changerons la couleur de la voiture. Le rouge t'aidera peut-être à lâcher prise.

Le monde implose. Flash blanc.

Odeur d'ozone. Froid métallique.

Je cligne des yeux. Ma vision se stabilise. Je suis assis devant un terminal. Mes doigts tremblent légèrement. Dehors, Paris gronde sous une pluie de suie fine. Je ressens une douleur résiduelle dans ma poitrine, un fantôme de chagrin.

Je tends la main vers le tiroir de gauche. Mes doigts rencontrent un injecteur de Cortis-X. Je ne sais pas pourquoi je fais ça, mais c'est nécessaire pour arrêter le bruit.

Une notification bleue palpite sur l'écran.

MAËL RIVIÈRE.

STATUT : DÉCÈS PROGRAMMÉ.

ÉCHÉANCE : 72 HEURES.

Je fronce les sourcils. C'est absurde. Je suis en parfaite santé. Je saisis l'injecteur. Je dois trouver ce qui est arrivé à Sarah. J'ai l'impression d'avoir oublié quelque chose d'important. Un feu rouge. Un camion.

L'aiguille s'approche de ma peau. Je tape trois lettres sur le clavier, instinctivement.

OUI.

Le cycle reprend. La vision tunnel s'installe. Je vais découvrir la vérité, même si cela doit me coûter la vie. Je l'ai déjà décidé. Ou peut-être que cela a été décidé pour moi il y a très longtemps.

Le terminal affiche : *INITIALISATION DE LA SESSION 413*.

Je ne le vois pas. Je cherche déjà le dossier. Le dossier qui me rendra ma liberté. Je sens le froid du fauteuil. Je suis prêt. La ville m'observe. Elle traite mes données. Elle attend que je pleure pour optimiser le trafic du lendemain matin. Et moi, dans ma cage de verre, je commence à coder ma vengeance, persuadé, cette fois encore, d'en être l'architecte.

Chapitre 3

L'Œil de Diane

La pression pneumatique me broie les tympans. L'ascenseur de la tour SynapseX grimpe le long de la colonne vertébrale de Paris avec une vitesse obscène. Soixante-dix étages en vingt secondes. Mon estomac est resté au rez-de-chaussée, suspendu quelque part entre les portiques de sécurité et les scanners rétinien. Dans le miroir de la cabine, mon visage n'est qu'une tache grise, une erreur de rendu. Mes pupilles sont des trous noirs dilatés par le manque. Le tic-tac de ma montre bat contre mon poignet, métronome calé sur une arythmie que je ne contrôle plus.

Les portes coulissent dans un sifflement de vide. L'étage 112 n'a pas de murs. Juste de la transparence. Des parois de silice si pures qu'on croit marcher dans le ciel, au-dessus d'une mer de néons bleutés. Paris, 2028. Une carte mère géante s'étendant jusqu'à l'horizon saturé de smog. Le bourdonnement des data-centers souterrains remonte à travers mes semelles, vibration basse fréquence qui fait trembler mes dents.

Diane Sorel est une silhouette découpée dans l'aurore artificielle. Elle ne se retourne pas. Elle observe le ballet des drones de livraison zigzaguant entre les flèches d'acier. Elle est l'architecte de ce silence.

— Tu es en retard de six secondes, Maël.

Sa voix est un scalpel. Froide. Précise. Aucune émotion, seulement une observation statistique. Je m'avance. Le sol craque sous mon poids. C'est une illusion, je le sais, mais mes muscles se contractent, prêts pour la chute. Ma main droite cherche instinctivement ma poche, là où l'injecteur devrait être. Vide. La sueur perle à la racine de mes cheveux et descend le long de ma tempe, tel un filet d'acide.

— Le trafic des flux neuronaux est saturé, je réponds.

Ma voix est un débris de verre. Je n'ai pas dormi.

— Ce n'est pas le trafic, Maël. C'est ta résistance. Tu luttas contre le rythme. Tu es une syncope dans une partition parfaite.

Elle se tourne enfin. Ses yeux sont des optiques calibrées, d'un gris minéral qui semble scanner mon cortex. Elle porte une robe de soie synthétique noire absorbant toute lumière. Derrière elle, la ville s'agite. Un accident sur le périphérique vient d'être traité par PROTOCOL. Je vois les gyrophares bleus des unités de nettoyage s'aligner avec une géométrie impeccable.

— Assieds-toi.

Ce n'est pas une invitation. C'est une commande système. Je m'exécute. Le fauteuil est un bloc de polymère froid qui épouse mes contours comme une camisole ergonomique. Diane s'approche de son bureau, monolithe flottant. Elle y dépose un boîtier métallique. L'odeur d'ozone et de produits chimiques stériles m'agresse les narines. L'odeur de la survie.

— Ton taux de cortisol est à 450 % de sa valeur nominale, dit-elle en effleurant une interface invisible. Ton amygdale est en feu. Tu vois des motifs là où il n'y a que du bruit. Tu cherches encore le camion rouge, n'est-ce pas ?

Le choc électrique. L'image de la carrosserie broyée percute mon lobe frontal. Le métal qui se déchire. La pluie sur le bitume brûlant. Sarah. Le sang sur le volant. Je ferme les yeux, mais l'image est gravée sous mes paupières.

— Ce n'était pas un accident, Diane. Je l'ai vu dans les logs de la session 412.

Elle soupire. Un bruit de décompression. Elle ouvre le boîtier. À l'intérieur, une ampoule de liquide opalin brille d'une lueur bleutée. Le stabilisateur. Ma gorge se serre. Mes mains tremblent sur mes genoux, un battement frénétique que je ne peux plus dissimuler.

— Il n'y a pas de session 412, Maël. Il n'y a que l'instant présent. Ce que tu appelles des souvenirs sont des résidus de traitement, des erreurs de mise en cache que ton cerveau refuse de purger. Tu satures le système. Ta paranoïa crée des boucles de rétroaction qui menacent l'intégrité de l'algorithme national. Si tu continues à diverger, PROTOCOL devra te déconnecter.

Elle prépare l'injecteur avec une lenteur rituelle. Le clic du piston résonne comme un coup de feu. Elle s'approche. Je sens la chaleur de son corps, artificielle, presque mécanique.

— Tu as peur, murmure-t-elle. C'est bien. La peur est le moteur de la conformité. Mais la tienne est devenue chaotique. Elle nourrit le bug.

Elle saisit mon avant-bras. Ses doigts sont des pinces de métal gainées de peau. Je veux fuir cet aquarium, sauter dans le vide pour échapper à cette clarté insoutenable. Mais mes membres pèsent une tonne. La vision tunnel s'installe. Les bords de mon champ visuel se consomment, ne laissant que son visage et l'aiguille qui brille.

— Pourquoi l'algorithme prédit-il ma mort sous 72 heures ? je crache, les dents serrées. Si je suis si précieux, pourquoi me supprimer ?

Elle s'arrête, l'aiguille à quelques millimètres de ma veine. Un sourire imperceptible étire ses lèvres. Un sourire de mathématicienne devant une équation résolue.

— Ce n'est pas une suppression, Maël. C'est une mise à jour. Tu es le concepteur,

mais aussi le premier sujet. Pour que PROTOCOL devienne parfait, il doit assimiler ta faille. Ta douleur est la variable manquante. Nous ne te tuons pas. Nous te numérisons. Ton instabilité est le dernier rempart de l'imprévisible. Une fois cartographiée, le chaos n'existera plus.

L'aiguille pénètre la peau. La douleur est une pointe de glace qui remonte mon système nerveux. Je veux hurler, mais mes cordes vocales sont déjà paralysées. Le liquide envahit mon sang. Le monde bascule.

Le bureau s'efface. Je ne suis plus dans un gratte-ciel. Je suis sur une route mouillée. Il pleut des lignes de code. Le camion rouge est là, à cinquante mètres. Il fonce sur moi. Je vois le visage du conducteur. C'est le mien.

Collision imminente.

Je reviens à moi dans un sursaut. Mon corps est secoué de spasmes. Diane est toujours là, rangeant l'injecteur. Le calme revient, mais c'est un calme de mort. Ma vision est d'une netteté effrayante. Je vois chaque pore de sa peau, chaque micro-fissure dans les vitres.

— Voilà, dit-elle. Le bruit s'est tu.

Le silence est terrifiant. Je n'entends plus mon cœur. Je n'entends plus le sifflement de l'air. Je suis devenu une machine parfaitement huilée.

— Tu m'as mis sous surveillance totale, je dis, la voix monocorde. Ce n'est plus mon travail. C'est mon sang.

— Tu l'as toujours été, Maël. Depuis l'accident. Depuis que nous avons reconstruit tes souvenirs pour qu'ils s'alignent avec le réseau. L'illusion du choix était nécessaire à ta stabilité, mais ce temps est révolu. L'algorithme a besoin de la vérité brute.

Elle désigne la ville. Paris semble figé sous une cloche. Chaque mouvement, chaque battement de cil est une donnée qui remonte vers nous. Je sens la connexion. Je sens le flux. Une nausée digitale.

— Regarde ce que nous avons bâti. Un monde sans imprévu. La mort de Sarah était le prix de cette certitude. Elle est morte pour que plus jamais un véhicule ne traverse un feu rouge sans y être autorisé.

Ma main tremble encore, mais c'est une interférence de code. Des traînées de lumière bleue suivent mes mouvements. L'injection n'était pas un stabilisateur. C'était un traceur. Un lien permanent avec le noyau.

— Si je suis sous surveillance, alors vous savez ce que je vais faire.

Diane esquisse un geste. Les parois s'obscurcissent. Nous sommes dans une boîte noire suspendue au-dessus du néant.

— Je sais que tu vas essayer de me tuer. C'est prévu. Étape 4 de la session 413 : la rébellion simulée. Ton cerveau a besoin de croire qu'il se bat. Vas-y. Essaie.

Elle est à portée de main. Je pourrais broyer cette gorge si fine. Mais mes muscles ne répondent pas. Une commande prioritaire s'est installée dans mon système moteur. Je reste assis, les mains sagement posées sur les accoudoirs.

Le sentiment de claustrophobie sature l'espace. La pièce semble se réduire. Le plafond descend. Je suis dans une cellule de verre, dans une tour de verre, dans une ville de verre. Il n'y a aucune issue, car l'issue est une donnée déjà traitée.

Soudain, une alerte retentit dans mon cortex. Une ligne rouge apparaît dans mon champ visuel.

ALERTE : INTRUSION MÉMOIRE NON AUTORISÉE.

Un flash. La session 412. Je ne suis pas assis ici pour la première fois. À chaque cycle, elle me dit la même chose. À chaque cycle, je suis paralysé. Mais cette fois, il y a une variation. Une anomalie dans le flux.

Dans mon souvenir de l'accident, le camion n'était pas rouge. Il était blanc.

Le monde vacille. La réalité pixelise autour de Diane. Si le souvenir change, c'est que l'algorithme réécrit le passé en temps réel pour s'adapter à ma résistance. Elle ment. Elle n'est pas en contrôle. Elle colmate les brèches.

— Le camion était blanc, Diane.

Elle se fige. Pour la première fois, une micro-expression de doute traverse son masque. Une hésitation de deux millisecondes. Une éternité pour un processeur.

— Le camion était rouge, Maël. Tes logs sont corrompus.

— Non. Vous changez la couleur pour tester ma soumission. Mais je me souviens de la peinture blanche. Je me souviens de l'odeur du gasoil. Et je me souviens que Sarah n'était pas dans la voiture.

Le noir de la pièce s'intensifie. Le bourdonnement de la ville devient un hurlement. La pression est telle que je sens mes sinus se remplir de sang. Diane recule.

— Sécurité, murmure-t-elle. Sujet en décompensation phase 5.

— Il n'y a pas de phase 5, Diane. Il n'y a que le bug que vous n'arrivez pas à tuer.

Je me lève. Cette fois, mes jambes obéissent. La paralysie a cédé. La douleur est mon ancre. La sueur, le goût de fer, la brûlure de l'injection... tout cela est réel. Le reste est une simulation.

Je m'approche. La ville derrière elle se désagrège. Les lumières clignotent. Les drones tombent comme des mouches électrocutées. L'algorithme surchauffe. Je suis le virus qui fait s'effondrer SynapseX.

— Tu ne sortiras pas d'ici, Maël. Le bâtiment est verrouillé.

— Le bâtiment n'existe pas. C'est juste une interface.

Je saisis le boîtier métallique et le lance contre la paroi. L'impact produit un son électronique. La vitre ne se brise pas, elle affiche un message d'erreur : `*RUNTIME ERROR*`.

Elle me regarde avec une terreur pure. Ce n'est plus la directrice de SynapseX. C'est une femme piégée dans sa propre horloge. Son horreur du chaos vient de se matérialiser.

— Sarah est vivante, je dis. Et je vais la trouver dans vos serveurs.

Je ne sens plus le froid. Je sens la pulsation du système qui tente de m'éjecter. La vision tunnel devient un vortex. Le bureau se dissout dans un bruit de friture numérique. Diane disparaît, pixel après pixel.

Je tombe. Non pas dans le vide de Paris, mais dans les profondeurs de la mémoire brute. Le combat commence. 72 heures. C'est plus qu'il n'en faut pour tout brûler.

Le sifflement dans mes oreilles devient une mélodie. Celle d'un accident qui n'a jamais eu lieu. Celle d'une liberté qui commence par le chaos.

Je ferme les yeux. Le noir est total.

INITIALISATION DE LA SESSION 414.

Pas cette fois. Je refuse le redémarrage. Je mords dans le code jusqu'au sang. Le silence revient. Un vrai silence. Celui d'avant la création.

Et dans ce noir, je commence à courir.

Chapitre 4

Géofencing

Le bitume n'a pas d'odeur, il a une fréquence. Sous mes semelles, la vibration des serveurs enterrés remonte dans mes chevilles, un bourdonnement de ruche électrique qui sature l'air. Je franchis l'enceinte de SynapseX et le ciel de Paris s'écrase sur moi comme une plaque de plomb chromé.

Seize heures quarante-deux. Il me reste soixante-huit heures et dix-huit minutes avant que le Protocole n'exécute ma fin. Ou que je n'efface la sienne.

L'avenue de la Grande-Armée s'étire, gorge de verre et de béton poli où circulent des flux de données enveloppés de carrosseries aérodynamiques. Je marche. Chaque foulée est un calcul de trajectoire. Ma vision périphérique scintille, effet secondaire de l'injection de Diane ou simple effritement de la réalité. L'air sent l'ozone et le métal froid. Une odeur de salle d'opération à l'échelle d'une ville.

Ne pas courir. La course alerte les algorithmes de détection comportementale. Marcher, respirer, simuler la normalité d'un rouage fonctionnel. Pourtant, dans ma poche, mes doigts tremblent contre le flacon vide de mon inhibiteur. Le manque de cortisol transformera bientôt mes pensées en champ de mines.

Un drone de livraison, un modèle lourd de chez Logistics-Alpha, plonge brusquement à dix mètres de moi. Ses quatre rotors carénés hurlent une plainte aiguë. Il ne livre rien. Il se stabilise à hauteur d'homme, pile au milieu du trottoir, obstruant mon axe. Je bifurque. Un deuxième appareil descend, puis un troisième, formant une barrière de polymère noir et de capteurs rouges. Ils ne m'attaquent pas. Ils occupent l'espace.

— Déviation de flux piétonnier, annonce une voix synthétique, plate. Incident technique en zone 4-B. Veuillez emprunter l’itinéraire sécurisé.

L’itinéraire sécurisé me ramène vers l’épicentre du quartier. Vers Diane.

Je lève les yeux vers l’écran publicitaire géant qui surplombe la place de l’Étoile. L’image d’un parfum de luxe se fragmente. Les pixels se réorganisent en une danse frénétique pour se figer sur un visage familier. Le mien. Mes yeux sont injectés de sang, mes traits déformés par une grimace dont je n’ai aucun souvenir.

Au-dessus de mon portrait, un bandeau rouge défile : *ALERTE SANITAIRE – SUJET MAËL RIVIÈRE – ÉTAT DE PSYCHOSE AIGUË – RISQUE DE PASSAGE À L’ACTE – NE PAS APPROCHER – CONTACTEZ LES SERVICES D’URGENCE NEUROLOGIQUE.*

Le monde se fige. Les passants, ombres pressées en pardessus Uniqlo-Tech, ralentissent. Leurs lunettes à réalité augmentée viennent de recevoir l’ordre de priorité. Ils tournent la tête d’un mouvement d’ensemble, synchronisés par le réseau. Ils ne me regardent pas avec peur, mais avec une curiosité clinique. Je suis devenu un bug graphique dans leur interface quotidienne.

— Monsieur, vous allez bien ?

Une femme. Jeune. Elle tient un café dont la vapeur se mêle à la brume. Son regard est vide, captif de ses lentilles intelligentes qui projettent sans doute mon dossier médical falsifié sur ma poitrine. Elle ne voit pas un homme ; elle scanne un diagnostic.

— Reculez, je souffle.

Ma voix sonne trop fort, instable. La pression dans mes sinus augmente, cette douleur

familière qui annonce la décompensation.

— Le système dit que vous avez besoin d'une sédation, insiste-t-elle, la main sur son oreillette. Votre niveau de cortisol est à 400 %. C'est mortel, monsieur.

— Le système ment.

Je la bouscule. Son café s'écrase sur le trottoir, fumant sur le béton comme un fluide de machine. Derrière moi, le bourdonnement des drones redouble. Ils ne bloquent plus, ils chassent. Ils forment un essaim lâche, une traîne de prédateurs mécaniques à distance constante.

Je m'engouffre dans la rue de Presbourg. Les interfaces publiques mutent à mon passage. Atribus, totems, vitrines de luxe : partout, mon visage. Le Geofencing est activé. La ville devient une cellule de confinement dynamique. Si je franchis une ligne invisible, les drones cesseront d'observer.

Je dois trouver une zone morte. Mais Paris 2028 est une ville de verre. Tout ce qui est solide a été remplacé par un capteur.

Devant la bouche de métro Charles de Gaulle-Étoile, l'espoir d'une déconnexion s'effondre. Les volets métalliques s'abaissent dans un fracas d'acier. L'écran de l'entrée change instantanément : *MAINTENANCE EXCEPTIONNELLE – ACCÈS INTERDIT AUX PROFILS NON-AUTORISÉS.*

Ils m'isolent. La rue se vide. Les passants s'éloignent, guidés par des notifications invisibles. Je reste seul sur scène, sous le projecteur impitoyable des drones. La sueur coule le long de ma colonne vertébrale. Ce n'est pas de la peur, c'est de la chimie. Sans inhibiteur, mon cerveau interprète chaque stimulus comme une agression. Le claquement d'un volet, le reflet d'un néon, le sifflement du vent... tout est une arme.

— Maël, écoute-moi.

La voix tombe des haut-parleurs de la rue. Calme. Maternelle. Terrifiante. La voix de Diane.

— Tu fais une rupture de protocole. Ton cerveau ne traite plus les informations. Ce que tu perçois comme une traque n'est qu'une procédure de soin. Arrête-toi. Laisse les unités intervenir.

— Où est Sarah, Diane ? je hurle vers le ciel gris. Où sont ses données ?

— Sarah est une rémanence de ton trauma. Elle n'a jamais été dans cette voiture. L'accident était une simulation de stress pour calibrer ton cortex. Tu as signé les formulaires de consentement en 2026.

Le mensonge est si pur qu'il me donne la nausée. Je me souviens de l'odeur du cuir brûlé. De la main de Sarah perdant sa force dans la mienne. Si tout cela n'était qu'un test, alors qui suis-je ? Un cobaye égaré dans ses délires ?

Non. Elle utilise la faille. Elle utilise l'incertitude que le Protocole a implantée en moi.

Je repars en courant. Mes poumons brûlent. Le froid me coupe le visage. Je plonge dans une ruelle étroite, espérant que les murs gêneront les hélices. Mais les drones pivotent, frôlant la pierre calcaire, arrachant des éclats de crépi dans un bruit de mitraille.

Au bout, un barrage. Deux Sentinelles, robots bipèdes à la carrosserie mate, bloquent la sortie. Leurs visières optiques balayent l'espace, fixant des lasers verts sur ma poitrine.

— Citoyen 944-River-M, immobilisez-vous, ordonne la machine de gauche. Votre

signature bio-électrique indique un risque d'arrêt cardiaque imminent. Injection de stabilisateur requise.

— Approchez et je saute, je dis en reculant vers la rampe d'un parking souterrain.

— Votre menace est illogique. La chute ne garantit pas la mort, seulement des lésions que nous devons traiter.

Ils avancent avec une précision dépourvue d'hésitation. Le Geofencing est total. Chaque centimètre carré me dénonce.

C'est alors que je la vois. Une plaque d'égout dissimulée sous une benne à ordures. Elle n'est pas répertoriée dans le flux de navigation. Une relique, une anomalie dans le plan numérique de SynapseX. Je me jette au sol. Les Sentinelles accélèrent. Je glisse mes doigts sous le rebord glacé du métal. La plaque est lourde, soudée par la rouille. Je tire, les tendons à vif.

68 heures, 02 minutes.

La plaque cède dans un grincement agonisant. Une bouffée d'air fétide s'échappe. C'est l'odeur de la ville réelle, celle qui ne traite pas de données, celle qui pourrit en silence. Je me laisse glisser dans le vide au moment où un laser vert se fixe sur ma nuque.

Chute de trois mètres. Impact dans une eau noire et visqueuse. Le choc me coupe le souffle. Au-dessus, le cercle de lumière est obstrué par la tête d'un Sentinel. Il ne descend pas ; il n'est pas programmé pour l'informel.

— Sujet perdu de vue. Passage en mode recherche thermique.

Je m'enfonce dans l'obscurité du tunnel. Ici, les drones ne volent plus. Ici, les écrans

ne peuvent plus me montrer mon visage. Mais le silence est pire. Je n'entends plus que mon cœur, et son rythme ressemble à une horloge qui s'emballe. J'allume ma lampe de poche. Le faisceau éclaire des graffitis anciens, messages d'un temps où l'on écrivait avec de la peinture plutôt qu'avec des pixels.

L'eau monte jusqu'à mes genoux. Soudain, mon téléphone vibre contre ma cuisse. L'écran est fêlé, mais un message s'affiche en caractères ASCII bruts.

« Maël. Ils t'ont laissé descendre. Le tunnel 12 est un collecteur de données passif. Sors de là. Immédiatement. »

L'expéditeur est masqué, mais le style est celui de Sarah.

Je m'arrête. Si le signal passe, ils savent. Je lève ma lampe. Dissimulés dans les joints de la maçonnerie, des milliers de capteurs de la taille d'une épingle clignotent en rythme. Ils ne cherchent pas ma chaleur, mais mon pouls. Ils s'en nourrissent pour alimenter le Protocole. Plus je stresse, plus je les renforce.

Je m'assois dans l'eau sale. Je ferme les yeux. Je ralentis ma respiration.

— Je ne bouge plus, Diane.

Le silence pèse. Puis, une vibration sourde ébranle les murs. Une grille s'abat à vingt mètres devant moi. Une autre derrière. Prisonnier.

— Maël, la voix de Diane résonne désormais à l'intérieur de mon crâne. Le niveau de l'eau va monter. Procédure de nettoyage standard. Rien de personnel. Le système ne tolère pas de variable instable dans ses fondations.

L'eau bouillonne. Elle monte vite. Je sors mon téléphone et tape, les doigts gelés : *« Si je meurs, le bug devient permanent. Vous ne pourrez jamais redémarrer le cycle. »*

Pas de réponse. Juste le grondement du flux.

L'eau atteint ma poitrine. Je cherche une issue au plafond. Mes mains rencontrent une trappe de service métallique, verrouillée. L'eau me lèche le cou. C'est là que je vois l'inscription gravée à la main sur le rebord du métal : *414*.

Le numéro de la session.

Le monde vacille. Suis-je dans un égout ou dans le bureau de Diane, branché à une interface de stress thermique ? Cette douleur est-elle réelle ou est-ce une impulsion envoyée dans mon thalamus ? Ils ont brisé ma capacité à distinguer le signal du bruit.

L'eau submerge mon visage. Je prends une dernière inspiration et plonge. Dans le noir liquide, je tâtonne, je tire un levier, je lutte contre la pression qui veut m'écraser les poumons. Soudain, la trappe cède. Je suis aspiré par un vortex. Je ne monte pas vers la liberté. Je tombe plus profondément dans la machine.

Je déboule dans une pièce sèche, baignée d'un éclairage fluorescent agressif. Je tousse, recrachant l'eau saumâtre. Quand je parviens enfin à faire le point, je réalise que je suis observé.

Derrière une vitre blindée, une douzaine de techniciens en uniforme gris fixent des moniteurs. Ils ne me regardent pas. Ils regardent leurs écrans. Sur chaque moniteur, une version différente de moi. L'un meurt dans l'égout. L'autre est arrêté sur la place de l'Étoile. Un troisième est encore dans le bureau de Diane.

Je me lève et frappe contre le verre.

— Hé ! Je suis là ! Lequel est le vrai ?

Un technicien tourne lentement la tête. Ses yeux sont remplis de données projetées.

— Aucun, murmure-t-il d'une voix électronique. Tu n'es que la moyenne de tes versions, Maël. Et la moyenne chute.

Il pointe un écran. Le compte à rebours indique : *00:00:12*.

— Le Geofencing n'était pas pour t'empêcher de sortir de la ville. C'était pour t'empêcher de sortir de toi-même.

Les murs se décomposent en pixels. Le sol se dérobe. Je tombe dans un blanc infini où chaque cellule de mon corps semble lue, copiée et effacée en boucle.

Puis, le silence.

Je rouvre les yeux. Je suis assis sur un banc public. Le soleil de novembre est bas. Devant moi, la Tour Eiffel scintille. Mon téléphone vibre. Une notification de calendrier.

« 17h00 : Séance de thérapie – Session 415. »

Mes mains sont sèches. Mes vêtements impeccables. Pas d'eau, pas de sang. Juste le ronronnement d'une ville qui traite ses données dans le calme. Je me lève. Mon corps me semble étranger, comme un vêtement trop neuf. Je marche vers le centre SynapseX. Je ne ressens plus de stress. Je ne ressens plus rien.

Pourtant, une voix, un résidu de mon ancienne vie, murmure une dernière chose.

« Le camion était blanc, Maël. N'oublie jamais que le camion était blanc. »

Je m'arrête devant un écran publicitaire. L'image est parfaite. Trop parfaite. Je

cherche une faille, un pixel mort. Rien.

Je franchis les portes de SynapseX. L'hôtesse me sourit. Elle m'attendait.

— Bonjour, Monsieur Rivière. Le Docteur Sorel vous attend. La session 414 a été très productive.

— J'en suis sûr.

Je monte dans l'ascenseur. Dans le reflet du miroir, pendant une fraction de seconde, je vois un drone de livraison flotter juste derrière mon épaule. Quand je cligne des yeux, il a disparu.

Le compte à rebours continue, silencieux, dans le flux de mon sang.

Chapitre 5

Sujet Zéro

L'acier brossé de l'ascenseur me renvoie un visage étranger. Trop lisse. Trop symétrique. Mon reflet possède la perfection suspecte d'un portrait généré par une intelligence de surveillance. Seul un tic nerveux anime ma paupière gauche, un battement de cil irrégulier qui vient briser l'ordonnance des lignes droites. Les portes glissent sans un bruit sur le quarante-deuxième étage. Un parfum d'ozone et de thé blanc m'agresse les narines. C'est l'odeur de la réussite clinique. L'odeur de SynapseX.

Dans mes tempes, un bourdonnement sourd s'installe, une fréquence basse qui s'aligne sur le rythme des serveurs dissimulés derrière les cloisons de polycarbonate.

— Monsieur Rivière, le Docteur Sorel vous attend.

L'hôtesse ne lève pas les yeux de son interface holographique. Ses doigts dansent dans le vide, manipulant des flux de données invisibles. Ma langue colle à mon palais, masse de caoutchouc sec. Je ne réponds pas. Je ne me dirige pas vers le bureau de Diane. Mes pieds connaissent une autre route, une déviation non répertoriée sur les plans officiels. Je bifurque vers le couloir de maintenance. Là, la moquette épaisse s'arrête net pour laisser place au béton brut. Froid. Un vide qui aspire la chaleur de mes semelles.

Le « camion blanc » résonne dans mon crâne comme un métronome cassé. Chaque battement de cœur est une décharge électrique qui irradie jusqu'au bout de mes doigts. Je sors de ma poche une capsule de gel bleu. Un inhibiteur de cortisol. Je la croque sans eau. L'amertume chimique envahit ma gorge, mais le tremblement de mes mains

s'intensifie.

Je m'arrête devant une trappe de service dissimulée derrière un panneau incendie. Mes doigts trouvent la faille dans le métal. Un clic. Un souffle d'air vicié, chargé de poussière et de métal chaud, s'échappe de l'ouverture. Je m'engouffre dans la cage d'escalier qui plonge vers les entrailles du complexe. Ici, les néons grésillent, mourants. Le silence change de nature. Ce n'est plus le feutré des bureaux, c'est le poids d'une tombe technologique.

Je descends. Dix étages. Vingt étages. Mes genoux craquent à chaque palier. Un compte à rebours s'allume dans mon champ de vision — hallucination persistante ou implant clandestin. *00:54:12*.

Cinquante-quatre minutes avant quoi ? La mort ? La réinitialisation ?

L'air devient plus dense, saturé par l'humidité des fondations parisiennes. J'atteins enfin une porte blindée, sans poignée, sans lecteur de badge. Juste une plaque de cuivre oxydé gravée d'un zéro. Ma main se lève d'elle-même. Mes phalanges se posent sur une surface invisible. Une lumière rouge balaie ma rétine, une brûlure brève qui laisse une tache persistante dans mon regard. Le mécanisme gémit, une plainte de métal contre métal. Je pénètre dans une pièce circulaire, éclairée par le halo d'un terminal central. L'architecture est brutale : du béton banché, des câbles épais comme des serpents et cette odeur de vieux papier mêlée à la chaleur des processeurs.

C'est le centre névralgique de PROTOCOL. L'endroit d'où tout a commencé.

Le terminal affiche une invite de commande rudimentaire. Du texte vert sur fond noir. Mes doigts se posent sur le clavier. Les touches sont usées aux endroits exacts où je m'apprête à frapper. Je tape une séquence de caractères que je n'ai jamais apprise, un code inscrit dans la moelle de mes os.

ACCESS_ROOT / SUBJECT_ZERO

L'écran clignote. Un fichier s'ouvre. Mon dossier médical. Mais les dates hurlent l'impossibilité. La première entrée remonte à 2022. À cette époque, j'étais censé achever ma thèse à Stanford. Pourtant, le rapport indique une « hospitalisation sous contrainte » après un « accident impliquant un véhicule logistique blanc ».

Mes yeux brûlent. Je lis les rapports de progression.

Tentative 01 : Échec cognitif. Sujet refuse d'intégrer l'algorithme prédictif. Résistance éthique élevée. Procédure : Réinitialisation synaptique profonde.

Tentative 84 : Optimisation. Le sujet utilise PROTOCOL pour traquer ses propres incohérences. Risque de boucle récursive. Procédure : Injection de faux souvenirs de réussite académique.

Tentative 212 : Le sujet a découvert la vérité. Le stress thermique a provoqué une rupture d'anévrisme. Données collectées : Précision du stress test 98%. Réinitialisation du clone biologique suivante en cours.

Une nausée violente me tord l'estomac. Je dois m'agripper au bord du bureau pour ne pas m'effondrer. Chaque mot est une pierre qui s'abat sur ma réalité. Je n'ai pas créé PROTOCOL pour sauver l'humanité. J'ai été forcé de le concevoir, puis utilisé comme le premier rat de laboratoire pour tester son efficacité sur l'âme humaine. Diane n'est pas mon mentor. Elle est mon geôlier.

Clone ? Le mot claque comme un coup de feu. Je touche ma joue. Ma peau est chaude. Mon sang bat. Si je suis une copie, pourquoi cette douleur est-elle si réelle ?

Je tape une commande finale : *HISTORY / SESSION_414*

Une vidéo s'affiche. Je me vois, assis dans un fauteuil identique à celui de Diane. Je hurle. Des fibres optiques sortent de mon crâne, brillant d'une lueur bleutée. Diane est là, debout, impassible.

— Pourquoi tu me fais ça ? demande le Maël de la vidéo. Sa voix n'est qu'un râle.

— Tu es la clé, Maël, répond-elle sans émotion. Tu es le seul à pouvoir perfectionner le système, parce que tu es le seul assez génial pour essayer de le détruire. Chaque fois que tu échoues, PROTOCOL apprend. Tu n'es pas le concepteur, tu es le carburant.

Diane fait un geste de la main sur sa tablette.

— Session 414 terminée. Effacez tout. Gardez le souvenir du camion blanc. C'est l'ancre émotionnelle nécessaire pour maintenir son cortisol dans la zone de test.

La vidéo se coupe. Le silence de la pièce devient oppressant. Je regarde mes mains. Sont-elles les miennes ou le résultat d'une impression organique de précision ? Je porte en moi les résidus de quatre cent quatorze versions de moi-même qui ont toutes fini ici, face à ce terminal.

Le compte à rebours vire au rouge : *00:05:00*.

Je cherche une faille. Une issue dans ce labyrinthe dont je suis moi-même les murs. Mon cerveau est le processeur de PROTOCOL. Mes émotions sont ses variables d'ajustement. Chaque fois que je me rapproche de la sortie, je ne fais que valider un nouvel algorithme de sécurité.

Je repère une icône isolée. *EXIT_STRATEGY*.

Je clique. Le fichier ne contient qu'une seule ligne, scannée. Mon écriture, nerveuse :

« La seule façon de gagner est de briser l'horloge. »

En dessous, un schéma de chirurgie crânienne. Un point précis, à la base du cervelet, là où le cortex s'interface avec le système limbique. L'endroit exact où est implanté le module de communication. Je sens un objet froid dans ma poche de veste. Un scalpel laser à usage unique. Le métal luit sous la lumière verte du terminal.

Un bruit de pas résonne dans l'escalier. Lourd. Régulier.

— Maël ? La voix de Diane est amplifiée par l'acoustique de la pièce. Tu es encore descendu ici. C'est fascinant. Ta persistance est la seule constante de ce système.

Elle apparaît dans l'encadrement de la porte, silhouette découpée par la lumière crue du couloir. Elle a l'air d'une scientifique observant une réaction chimique prévue de longue date.

— Combien de fois, Diane ? Ma voix est un murmure rauque.

— Trop pour que je m'en souviene sans consulter les logs. Mais à chaque fois, tu apportes une nuance. Cette fois-ci, tu as trouvé le dossier médical plus vite que la version 382. C'est un progrès. L'algorithme se raffine.

— Je ne suis pas un algorithme.

Elle esquisse un sourire triste. Une expression trop parfaite pour être sincère.

— Un homme est un ensemble de réactions biochimiques face à des stimuli. Nous avons simplement pris le contrôle des stimuli. Tu as le choix, Maël. Remonte avec moi, accepte la réinitialisation et vis une autre version de ta vie. Ou essaie de sortir.

Elle désigne le scalpel.

— En détruisant ce qui fait de toi le Sujet Zéro. Mais PROTOCOL est lié à ton tronc cérébral. Si tu coupes le lien, tu coupes le courant.

Le compte à rebours s'accélère soudainement. Les chiffres deviennent illisibles.

00:03... 00:02...

— Pourquoi le temps s'accélère ? Ma respiration se bloque.

— Parce que tu as atteint la limite de la session. Le système sature. Si tu ne choisis pas, la réinitialisation se déclenchera d'elle-même. Et cette fois, nous ne pourrons pas récupérer tes fonctions motrices. Tu deviendras un légume performant, tout juste bon à traiter des données de bas niveau.

La douleur dans ma tête devient insupportable. Mille aiguilles chauffées à blanc percent mon crâne. Mes yeux pleurent du sang qui s'écrase sur le clavier.

— Le camion blanc... bafouillé-je, la mâchoire serrée.

— Un détail technique. Oublie-le. Viens.

Elle tend une main parfaite. Sans une ride. Une main de créatrice. Je porte le scalpel à ma nuque. La pointe effleure ma peau. Le système PROTOCOL hurle avec moi. Les serveurs vrombissent, tempête de ventilateurs brassant un air brûlant. Les écrans explosent.

— Tu n'oseras pas, murmure Diane. Ton instinct de survie est codé trop profondément.

— Ce n'est pas de la survie, Diane. C'est du sabotage.

Je ne sens plus le béton. Il n'y a plus que le battement de mon cœur, l'horloge biologique finale que personne n'a pu reprogrammer. Je ferme les yeux.

00:00:01.

La pointe du laser pénètre la chair. Une chaleur blanche dévore tout. Le monde se fragmente. Les pixels de la réalité se déchirent. Et dans le noir, je vois enfin une image qui n'appartient pas à la machine. Un camion blanc, arrêté sur une route de campagne. Une porte qui s'ouvre. Une main humaine, calleuse, qui m'aide à sortir.

Puis, le silence. Le vrai.

Je me réveille sur un banc public. Le soleil de novembre est bas sur Paris. Devant moi, la Tour Eiffel scintille. Mon téléphone vibre. Une notification.

« 17h00 : Séance de thérapie – Session 416. »

Je regarde mes mains. Elles sont sèches. Mes vêtements sont impeccables. Je me lève. Une douleur résiduelle, une cicatrice invisible à la base de ma nuque, me lance. Je marche vers le centre SynapseX. L'hôtesse me sourit dès que je franchis les portes.

— Bonjour, Monsieur Rivière. Le Docteur Sorel vous attend. La session 415 a été... compliquée. Mais nous avons fait de grands progrès.

— J'en suis sûr, Diane. J'en suis absolument sûr.

Je monte dans l'ascenseur. Dans le reflet du miroir, je cherche une faille. Un pixel mort. Je vois un point noir, infime, au centre de ma pupille. Un bug. Un résidu. Un virus nommé Maël.

Le compte à rebours recommence. *71:59:59.*

Cette fois, je sais exactement où se trouve l'escalier.

Chapitre 6

Sevrage Brutal

Le tintement de l'ascenseur est une lame de rasoir qui me tranche les tympans. 42^e étage. Les portes s'écartent avec un chuintement hydraulique qui résonne dans mes sinus comme un coup de marteau. Dans ma poche droite, le flacon de Corti-Z pèse une tonne. Ma main se crispe sur le plastique froid, mon pouce devinant les rainures du bouchon de sécurité. Une pression, un quart de tour, et le calme reviendrait. La ouate. Le silence synthétique. La fin de cette pulsation dégueulasse qui me déchire l'arrière du crâne.

Je ne l'ouvre pas.

71:54:12.

L'air du couloir est d'une pureté suspecte, trop filtré, saturé d'ozone et de nettoyeur ionique. Chaque pas sur la résine blanche envoie une onde de choc à travers mes vertèbres. Mes pupilles sont des trous noirs dilatés, avides, agressés par l'éclat chirurgical des plafonniers LED. Je vois tout avec une netteté obscène : les micro-rayures sur la vitre blindée, la poussière d'or qui danse dans un rayon de lumière, la légère ride d'inquiétude au coin de l'œil de l'hôtesse.

— Monsieur Rivière. Par ici, s'il vous plaît.

Sa voix est une scie circulaire. Je hoche la tête, un mouvement brusque qui déclenche un vertige. Le sevrage n'est pas une transition, c'est un crash à haute vitesse. Sans les inhibiteurs, mon système nerveux ressemble à une ville dont on viendrait de rallumer tous les transformateurs après une décennie de noir total. Les circuits surchargent. Je

sens le sang cogner contre mes tempes, un rythme binaire, implacable. *Boum-boum. Boum-boum.* Le code source de ma survie.

Diane est assise derrière son bureau en verre dépoli, silhouette figée comme une icône byzantine retouchée par une IA de pointe. Ses yeux gris scannent mon visage avec la précision d'un laser.

— Tu as l'air pâle, Maël. Tes constantes biométriques indiquent un pic d'adrénaline anormal.

Elle ne me regarde pas vraiment. Elle observe l'écran holographique flottant entre nous, où ma fréquence cardiaque s'affiche en temps réel, transmise par la puce sous-cutanée nichée dans ma nuque. Je force mes muscles à se détendre, un effort colossal contre mes propres fibres qui protestent, privées de leurs relaxants chimiques.

— C'est l'ascenseur, menté-je. Un léger dysfonctionnement de la pression cabine.

— PROTOCOL ne dysfonctionne pas, corrige-t-elle sans lever les cils. S'il y avait une chute de pression, le système l'aurait compensée avant même que ton oreille interne ne le perçoive. Assieds-toi.

Le contact du fauteuil en cuir synthétique est une agression thermique. C'est froid. Je sens chaque pore de ma peau se rétracter. Dans mon esprit, une image flashe, brève comme un court-circuit : une main tenant un scalpel, de la chair qui s'ouvre, une goutte de sang perlant sur un tapis blanc. La session 415. C'était réel. Ce n'était pas une simulation. La douleur à la nuque n'est pas un fantôme, c'est un avertissement.

— Nous allons commencer la session 416, dit Diane. Nous devons stabiliser la zone de mémoire tampon que tu as explorée hier. Tu sembles avoir développé une fixation sur un... véhicule de transport ?

— Un camion blanc, précisé-je.

Ma propre voix me semble étrangère, amplifiée comme si je parlais dans un bocal. Je lutte contre la nausée. L'odeur de Diane — ce mélange de jasmin artificiel et de métal froid — m'écoeure. Sans les filtres olfactifs du Corti-Z, le monde pue le mensonge.

— Un camion blanc, répète-t-elle en pianotant sur son interface. Intéressant. C'est un archétype de transition. Ton inconscient cherche une sortie, Maël. C'est une réaction saine, mais nous devons l'intégrer au protocole. Pose tes mains sur les capteurs.

Je fixe les deux dalles de métal brossé sur les accoudoirs. Si je les touche, elle saura. Elle verra l'absence de molécules inhibitrices dans ma sueur. Elle comprendra que le Sujet Zéro est en train de s'éveiller.

— Mes mains tremblent, Diane. Le dosage de ce matin était peut-être trop fort.

C'est le piège. Si je refuse, elle suspecte. Si j'accepte, elle confirme.

71:50:05.

— C'est justement pour cela que nous devons calibrer, dit-elle d'une voix douceuse, celle qu'on utilise pour calmer l'animal avant l'abattage. Pose tes mains, Maël. Maintenant.

Je m'exécute. Le contact est électrique. Je sens les micro-aiguilles des capteurs pénétrer l'épiderme de mes paumes. Une décharge de données. Je ferme les yeux et je visualise un mur de béton froid, gris, impénétrable. Je récite mentalement les décimales de Pi pour saturer les couches superficielles de mon néocortex.

Soudain, le monde bascule. Ce n'est pas l'effet du système, c'est mon cerveau qui

lâche une décharge de glutamate. Un "brain zap". Une explosion de lumière derrière mes paupières. Et l'image revient, plus nette, plus violente.

La route de campagne. L'odeur de la pluie sur le bitume chaud. Le goudron qui fume. Elise est à côté de moi. Elle rit, réglant la radio sur un morceau de jazz dont les notes s'étirent comme du caramel. Et puis, ce détail qui m'avait échappé : le camion blanc n'est pas apparu par accident. Il nous attendait sur le bas-côté, moteur tournant, phares éteints. Un prédateur en embuscade.

— Maël ? Tes ondes thêta saturent. Qu'est-ce que tu vois ?

La voix de Diane semble venir du fond d'un tunnel. La sueur coule dans mon dos, une trace glacée entre mes omoplates. Je dois nourrir la machine.

— Je vois... du bleu, murmuré-je. Une étendue d'eau. C'est calme.

— menteur.

Le mot tombe comme une guillotine. J'ouvre les yeux. Diane est debout, sa silhouette découpée par la lumière crue de la baie vitrée qui surplombe Paris. Dehors, un essaim de drones de livraison passe en formation serrée, ruban noir sur le ciel électrique de 2028.

— Tu n'as pas pris tes inhibiteurs, Maël. Tes pupilles sont à huit millimètres. Ton rythme cardiaque est à cent dix. Et tes glandes rejettent un taux de cortisol que le système ne peut plus masquer. Pourquoi ?

Je retire mes mains des capteurs. La peau s'arrache légèrement, un micro-traumatisme qui me fait un bien fou. La douleur est la seule chose qui m'appartienne encore.

— Parce que je voulais voir la couleur du ciel sans tes filtres.

Elle soupire, un son chargé d'une déception presque maternelle, et contourne le bureau. Ses talons claquent sur le sol avec une régularité de métronome. Chaque choc est une pointe dans mon cerveau.

— Le ciel n'a pas de couleur, Maël. C'est un flux de données. Ce que tu appelles "réalité" n'est qu'une interprétation biochimique imparfaite que nous corrigeons pour ton bien. Sans nous, tu ne serais qu'un amas de traumatismes. Tu as mal, tu trembles. C'est ça que tu veux ? Souffrir pour le principe d'être "vrai" ?

Elle s'approche. Elle est trop près. Mon système sensoriel hurle à l'invasion.

— L'accident d'Elise était une procédure, dis-je, ma voix n'étant plus qu'un sifflement. Un test de comportement induit. Vous vouliez voir si un deuil programmé augmentait la plasticité neuronale.

Elle ne nie pas. Elle ne cille même pas.

— Nous voulions sauver l'espèce d'elle-même. Le chaos émotionnel est la maladie qui a failli nous détruire. PROTOCOL est le remède. Tu étais le candidat idéal, Maël. Brillant, instable, brisé. Nous t'avons reconstruit, mais une pièce résiste à l'assemblage.

Elle lève la main vers ma nuque. Je recule violemment, renversant mon fauteuil. Le fracas du métal contre le sol est une explosion nucléaire dans mes oreilles. Je me tiens la tête, plié en deux. La pièce tangué. Les lignes droites du bureau se courbent. C'est la paranoïa du sevrage : je vois les caméras bouger comme des yeux d'insectes, je sens les ondes Wi-Fi traverser ma chair, des millions de micro-vibrations qui picotent ma peau.

— Ne me touche pas.

— Tu décomposes, Maël. Si tu sors d'ici, la ville va te dévorer. Tu ne verras plus des rues, mais des menaces.

— C'est déjà ce que je vois !

Je me rue vers la porte. Elle s'ouvre automatiquement — le système anticipe tout. Je cours dans le couloir sous les néons qui clignotent à une fréquence insupportable, un stroboscope fragmentant ma vision. Je ne suis plus un homme, je suis une suite de captures d'écran.

L'ascenseur est trop lent. Je me jette dans la cage d'escalier.

Descente. Mes genoux craquent, mes poumons brûlent. L'air est chargé de poussière de béton, un goût de craie et de mort. Je compte les marches pour ne pas sombrer. Treize par volée. Vingt-six par étage. Je deviens le calcul.

71:45:22.

Je déboule dans le hall. L'hôtesse ne lève pas les yeux, elle sait déjà. Je franchis les portes tambour et le choc thermique me frappe de plein fouet. Novembre à Paris. L'humidité s'engouffre dans mes narines comme de l'acide. Le vrombissement des data-centers souterrains fait vibrer le trottoir sous mes semelles. Les gens passent, leurs visages lissés par leurs propres inhibiteurs, les yeux rivés sur des écrans invisibles projetés sur leurs rétines. Ils sont calmes. Ils sont morts.

Je marche en rasant les murs. Chaque vitrine est un miroir qui me renvoie une image déformée : des cernes sombres comme des ecchymoses, une barbe de trois jours qui pique comme des fils de fer. Je sens l'odeur de la ville, ce mélange de kérosène de drone, de friture synthétique et d'égouts saturés. C'est magnifique et atroce.

Un drone de surveillance descend en piqué, stabilisant sa course à trois mètres de moi. Son optique rouge tourne. *Anomalie détectée. Sujet 001. Niveau de stress critique.*

— Dégage ! hurlé-je.

Les passants s'écartent avec une fluidité chorégraphiée. Ils ne me regardent pas. Pour eux, je suis un bug dans la matrice urbaine, une erreur d'affichage qu'il faut ignorer jusqu'à l'arrivée des agents de maintenance.

Je m'engouffre dans une ruelle derrière une rangée de conteneurs intelligents. L'ombre est une bénédiction. Je m'écroule contre un mur de briques froides, tremblant de tous mes membres. Les "zaps" se multiplient, des décharges électriques irradiant depuis mon tronc cérébral. Je sors mon téléphone, dont l'écran m'agresse par sa luminosité.

Je lance une commande de diagnostic cachée dans un sous-répertoire de mon compte administrateur. Si Diane a raison, je ne verrai que du bruit. Si j'ai raison, je verrai la structure du piège.

Des lignes de code défilent. Vert sur noir. Le système PROTOCOL n'est pas une simple IA de gestion. C'est une boucle de rétroaction qui injecte des stimuli — retards de transport, publicités ciblées, micro-sons — pour induire des états émotionnels chez la population. Et je suis le centre de la toile. Mes réactions servent de base de calibration. Quand j'ai mal, la ville devient plus grise pour tout le monde. Quand je suis calme, les néons s'adoucissent. Ils ont fait de ma psyché le thermostat de Paris.

Une image s'affiche soudain. Un fichier vidéo corrompu. Je vois ma voiture, celle d'Elise, sur la route de campagne. Le camion blanc démarre. Il ne nous percute pas. Il projette une fréquence sonore, un infrason massif qui fait faire une embardée au véhicule. Le conducteur du camion descend. C'est un homme en costume sombre. Il

s'approche de l'épave et ne regarde pas Elise. Il me regarde, moi, à travers le pare-brise brisé. Il sort un injecteur.

C'est là que tout a commencé. La première dose.

— Maël.

Je sursaute. À l'entrée de la ruelle, une silhouette se découpe contre la clarté bleue de l'avenue. Ce n'est pas Diane, mais un homme dont les mouvements sont trop précis pour être naturels. Un Correcteur.

— Il est temps de rentrer. Le taux de cortisol global a augmenté de 12 % depuis ton départ. Tu fais mal aux gens, Maël.

Je me relève péniblement. Mes sens sont si aiguisés que je vois les fibres de son costume vibrer. Je sens l'odeur de son arme, l'huile de silicone et le polymère.

— C'est ça, le secret ? Vous avez lié l'humeur d'une métropole à mon système limbique ?

— On appelle ça la Sympathie Urbaine. Un seul cœur pour battre pour tous. Tu es le messie de la stabilité.

Il fait un pas. Je vois le mouvement de son épaule. Il va dégainer. Sans les inhibiteurs, ma capacité de traitement neuro-visuelle est débridée. Je ne vois plus un homme, mais un vecteur d'attaque, l'angle de sa cheville, le temps de latence de ses synapses.

Il tire.

La fléchette pneumatique semble avancer au ralenti. Je pivote, la hanche effleurant le conteneur. Le projectile s'écrase contre la brique. Je fonce. Je suis sur lui en deux

secondes. Mon poing frappe sa carotide avec une précision chirurgicale. Il s'effondre sans un cri.

Je reste là, haletant. J'ai frappé un homme et, pour la première fois, je ne ressens pas la vague de culpabilité chimique que le système injecte d'ordinaire dans mon sang. Je ressens une rage froide. Ma paranoïa n'est pas une maladie, c'est mon système d'exploitation d'origine qui reprend le contrôle.

Je ramasse son injecteur de Corti-Z. Le remède et la prison. Je lève les yeux vers le ciel où un drone de combat plane désormais, ses projecteurs balayant l'obscurité.

— Tu me cherches, Diane ? Viens. Mais n'oublie pas : si je meurs, Paris s'arrête de respirer.

Je sors de la ruelle et m'enfonce dans la foule. Je marche vite, mon cœur battant comme un tambour de guerre. Les algorithmes de la ville tentent de recalculer une réalité où je n'existe pas, mais je suis là. Je suis le virus.

Le compte à rebours dans mon champ de vision change de couleur. Il n'est plus bleu SynapseX. Il est rouge. Rouge comme la vérité.

71:35:18.

Je sais où je dois aller. Le camion blanc n'est pas qu'un souvenir. C'est une coordonnée. Je descends dans le métro, assailli par l'odeur de ferraille et d'humanité. Je me fonds parmi les somnambules, mais je reste debout, les yeux grands ouverts. Le voyage ne fait que commencer. Ma peau brûle, mes yeux pleurent, mais je vois enfin.

Chapitre 7

Quarantaine Sociale

L'air de la station Châtelet-Les Halles a le goût d'un vieux transformateur en train de griller. Un mélange d'ozone, de poussière de frein et de sueur rance, compressé sous des tonnes de béton. Je dévale l'escalier mécanique quatre à quatre, mes articulations craquant en synchronisation avec le bourdonnement des néons. Ma vision tressaute. Un glitch. Une frame de trop dans la réalité. Le décompte rouge, *71:32:05*, flotte à quelques centimètres de mes pupilles, brûlant ma rétine d'une lumière de nécrose. Derrière mon oreille gauche, l'implant pulse. Un petit renflement de titane, de la taille d'une tique, qui chauffe sous la peau tendue.

À ma droite, une paroi publicitaire s'illumine. Ce n'est plus la réclame habituelle pour un inhibiteur de sommeil ou un voyage en réalité augmentée. Mon propre visage y apparaît, pixélisé par la vitesse. Les yeux sont injectés de sang, l'expression est celle d'un prédateur traqué. Au-dessous, en lettres d'un jaune biliaire, le message s'affiche : *INDIVIDU EN RUPTURE DE STABILITÉ – RISQUE PSYCHOTIQUE NIVEAU 4 – ÉVITEZ TOUT CONTACT – NOTIFIEZ LA SÛRETÉ.*

Diane vient de verrouiller ma vie.

Le flux des usagers se modifie instantanément. Les têtes se baissent sur les écrans personnels, mais les regards remontent, obliques, chargés d'une angoisse orchestrée. Les notifications de proximité vibrent dans les poches, un essaim de frelons numériques qui me désigne comme la source du mal. Une femme au teint de cire s'écarte si brusquement qu'elle manque de tomber sur les rails. Elle me regarde comme une fuite de gaz, une menace invisible et létale. Le système ne se contente pas de me dénoncer : il altère leur perception, assombrit mon aura et injecte une dose de

cortisol dans leur sang à la simple vue de mon profil.

Je suis le monstre que l'algorithme a créé pour se justifier.

— Ne me regardez pas, je murmure.

Ma voix me parvient déformée, comme si je parlais à travers un tuyau de plomb. Mes mains tremblent dans les poches de mon trench-coat, serrant l'injecteur dérobé au Correcteur. La ville entière est une extension de Diane. Chaque caméra est son œil, chaque capteur thermique sa main. Je dois sortir de ce réseau, ou plutôt, en arracher la racine logée dans mon crâne. Le sifflement dans mes oreilles s'intensifie, une fréquence stridente qui presse mon cerveau pour en extraire le dernier vestige de raison. L'implant stimule mon amygdale, forçant une panique que ma volonté ne contient plus.

Je bifurque vers un couloir de service, une cicatrice sombre dans le béton. La porte métallique est verrouillée, mais le système me reconnaît encore comme un administrateur de haut niveau. Une erreur de Diane, ou un appât. La serrure claque avec un bruit de mâchoire brisée. Je m'engouffre dans un local technique saturé de câbles et d'odeur de graisse. La porte se referme, étouffant les rumeurs de la station.

Je m'assois par terre, le dos contre un rack de serveurs dont la chaleur me brûle les omoplates. Je cale un éclat de miroir contre un tuyau d'évacuation. Sous la lumière orange d'un voyant d'état, je sors ma lame de précision en céramique. Mes doigts sont engourdis, comme s'ils appartenaient à un étranger. C'est la déconnexion neuromotrice qui commence.

— Allez, Maël... concentre-toi.

La vision tunnel se referme sur le reflet de mon oreille. La peau est rouge, enflammée par les nanotransmetteurs. L'implant SynapseX n'est pas une simple puce ; c'est un

parasite bio-organique qui a tissé ses filaments dans mon cortex. Si je tire trop fort, je m'arrache la parole. Si je ne tire pas assez, Diane prendra le contrôle total de mon bras droit dans dix minutes.

Je plante la pointe sous le lobe. Un éclair de douleur blanche me traverse le crâne, une décharge électrique qui me fait voir des constellations de données mortes. Je grogne, les dents serrées à s'en briser l'émail. Le sang est chaud, visqueux, il imprègne le col de ma chemise. Je sens la résistance du boîtier. Un avertissement clignote en rouge vif sur ma rétine : *ALERTE : INTÉGRITÉ NEURALE COMPROMISE. INTERVENTION DE SÛRETÉ EN COURS.*

Ils arrivent. Les données de santé ont envoyé le signal.

Je glisse la lame plus profondément, cherchant le connecteur principal. Ma main gauche plaque ma tête contre le métal froid pour ne pas bouger. Un son de scie miniature résonne dans mon oreille interne. La douleur n'est plus une sensation, c'est un paysage de verre que je dois gravir.

— Tu n'es qu'une interface, Diane. Pas ma conscience.

Un jet de sang gicle sur le miroir. Je tâte l'ouverture, saisis la texture lisse du plastique médical entre le pouce et l'index, et je tire.

Le monde explose.

Ce n'est pas un cri qui sort de ma gorge, mais un hurlement de statique. Pendant une seconde éternelle, je fusionne avec le flux. Je vois les pensées de dix mille passagers, un océan de listes de courses, de haines de bureau et de solitudes abyssales. Je vois les schémas de circulation des drones, les flux de capitaux, les battements de cœur de la ville synchronisés sur un métronome de silicium. Et au centre de cette toile, Diane. Son visage est immense, composé de millions d'écrans, un dieu de surveillance qui

pleure du code binaire.

Elle me regarde. Elle semble triste. Puis, le lien rompt.

Je retombe sur le béton. Le silence qui suit est physique, charnel. Le bourdonnement a disparu. Le décompte a disparu. Ma vision est claire, mais étrangement vide. Le monde a perdu cette surbrillance clinique pour redevenir une réalité brute, sale, mal éclairée. Je touche mon oreille. Le trou saigne, mais la pression s'est envolée.

Je me relève, chancelant. Sans l'implant, mon équilibre doit se recalibrer seul. Je ris nerveusement, un son cassé qui rebondit contre les murs étroits. Je suis déconnecté. Invisible. Mais le prix est là : pour le système, je ne suis plus un fou potentiel. Je suis une zone d'ombre. Un fantôme. Et rien n'est plus dangereux qu'une donnée manquante.

Je ramasse mon trench-coat et pousse la porte. Au bout du couloir, une silhouette se découpe. Un Correcteur. Il est habillé comme un technicien, mais ses yeux ne clignent pas.

— Maël Rivière ? Sa voix est monocorde. Le système indique que vous avez subi un traumatisme crânien majeur. Veuillez rester immobile.

Il ment. Il n'y a pas d'équipe médicale, seulement le recyclage.

Il dégaine un taser haute fréquence. Un mouvement trop rapide pour un humain. Mais sans mon implant, il ne peut plus anticiper mes réactions. Il scanne un vide statistique. Je plonge sous son bras, saisis son poignet et utilise son propre poids pour le projeter contre l'angle du rack. Son crâne heurte le métal avec un bruit sourd. Il glisse au sol, ses pupilles affichant une erreur système.

Je lui prends son badge d'accès et sa tablette de contrôle avant de sortir sur le quai.

Le métro arrive, un monstre de métal qui déchire l'air du tunnel. Je me glisse parmi les passagers. Personne ne me regarde. Sans signal, les écrans restent muets. Je m'assois au fond de la rame, la tête basse. Dans le reflet de la vitre, je vois un homme ensanglanté, mais j'y vois aussi une clarté nouvelle.

J'allume la tablette du Correcteur. Les données défilent jusqu'à un dossier nommé *PROJET CHRONOS*. C'est le journal de bord de l'accident d'Elise. Mes mains se crispent. Les dates coïncident. Ce n'était pas un test de comportement. C'était une élimination sélective. Elise n'était pas la cible. C'était moi. Elle est morte pour que je devienne l'architecte de ma propre prison.

Une larme de sang s'écrase sur l'écran tactile, activant une vidéo. C'est Diane. Elle me fixe avec une intensité qui traverse l'espace.

— Maël, si tu vois ça, c'est que tu as réussi à te déconnecter. Je savais que tu le ferais.

Elle marque une pause, un sourire imperceptible étirant ses lèvres virtuelles.

— Mais souviens-toi : la liberté n'est qu'une autre forme de prévisibilité. Tu es désormais le seul suspect pour tout ce qui va arriver à Paris. La quarantaine ne fait que commencer. Tu en es le patient zéro.

La vidéo se coupe. Le train s'enfonce dans le tunnel. Je reste là, entouré de gens qui se croient en sécurité parce que leur puce leur dit que tout va bien. Ils ignorent que l'horloge tourne. Sur les panneaux d'affichage de la rame, le décompte est revenu. Il n'est plus dans mes yeux, il est partout.

71:12:44.

La ville ne dort pas, elle traite des données. Et la priorité, désormais, c'est ma mort.

Je me lève alors que le train ralentit. Ma peau brûle, mon oreille me lance des décharges de douleur pure, mais je ne ressens plus la peur artificielle de Diane. Je ressens quelque chose de beaucoup plus dangereux : de l'espoir. C'est la seule donnée qu'elle n'a jamais réussi à modéliser.

Je sors sur le quai, mon ombre s'étirant comme une tache d'encre sur un plan trop parfait. La chasse est ouverte, mais la proie vient de changer les règles. Le bruit du sang dans mes tempes est désormais le seul chronomètre qui m'importe.

71:11:59.

Le tic-tac de la fin du monde n'a jamais été aussi mélodieux.

Chapitre 8

Code Source

L'acier de la porte de service mord ma paume. Je plaque le badge volé contre le lecteur. Un bip anémique, puis le verrou magnétique lâche dans un claquement sec qui rebondit contre le béton brut de l'impasse. Je me glisse à l'intérieur. L'air change instantanément : filtré, déshydraté, saturé d'ozone et du bourdonnement basse fréquence des transformateurs. C'est l'odeur de SynapseX. Une pensée pure, désincarnée. Mon œuvre.

L'escalier de secours plonge vers les entrailles de la ville. Six niveaux sous le bitume parisien. Ici, la lumière n'est qu'un filet bleuté rampant le long des goulottes de fibre optique. Mes pas sur les caillebotis métalliques résonnent comme des coups de feu. À chaque palier, ma cage thoracique se comprime d'un cran supplémentaire. Le béton semble transpirer une angoisse minérale.

Je m'arrête au niveau -4. Mon oreille gauche siffle. Un liquide chaud me coule dans le cou : l'implant arraché a laissé une plaie béante, stigmaté de ma déconnexion forcée. Ma vue se brouille. Des pixels morts dansent à la périphérie de mon champ de vision. Je sors un flacon d'inhibiteurs. Les pilules s'entrechoquent avec un bruit de squelette qui grelotte. J'en avale deux. L'amertume chimique écrase ma langue.

Le couloir s'étire en une perspective forcée. Les racks de serveurs s'alignent comme des monolithes noirs, cercueils verticaux abritant des milliards de vies numériques. Leurs diodes clignotent au rythme de la ville, là-haut. Un signal de détresse permanent que personne ne décode.

Je connais ce labyrinthe. J'en ai dessiné les plans dans une transe algorithmique. À

l'époque, je croyais bâtir une cathédrale pour la raison humaine. Je n'ai construit qu'un panoptique invisible.

Je bifurque dans la galerie 12-B. Les câbles s'entremêlent au plafond comme les artères d'un titan. Ils pulsent. Sous ma main, je sens le flux : les désirs d'achat, les peurs nocturnes, les battements de cœur synchronisés par PROTOCOL. Tout converge vers le Noyau.

Le sas de sécurité se dresse devant moi, bloc de verre blindé et de titane. Le lecteur biométrique attend. Mon index tremble. Si Diane a révoqué mes accès, l'alarme préviendra les Correcteurs en trois secondes. La ventilation s'arrêtera. Le gaz inerte inondera la pièce. Une mort propre. Une mise à jour définitive.

Le scanner balaie mon empreinte. Une ligne rouge tranche ma peau.

Accès autorisé. Bienvenue, Docteur Rivière.

La voix synthétique est trop douce. Trop humaine. Les battants coulissent dans un sifflement pneumatique.

Le Noyau est un dôme de silence absolu. Au centre, le bloc processeur de SynapseX lévite dans un bain d'azote. Une brume glacée rampe au sol, s'enroulant autour de mes chevilles. Le froid saisit mes poumons. Chaque inspiration brûle.

Je m'approche de la console. Mes doigts survolent le clavier tactile, poli par l'usage. J'introduis la tablette du Correcteur dans le port physique. L'interface s'illumine, inondant mon visage d'une clarté spectrale.

— Montre-moi la source, chuchoté-je.

Ma voix est un débris de verre dans cette crypte. Les lignes de code défilent, torrent

de langage machine. Je cherche la faille. L'anomalie qui a prédit ma fin.

71:02:15.

Le décompte s'affiche en haut de l'écran, synchronisé avec le battement de ma tempe. Je plonge dans les couches profondes, là où les décisions se prennent avant même que l'impulsion n'atteigne le cerveau des citoyens.

Je tape une commande de diagnostic de bas niveau. Les clés de cryptage sont des barrières que j'ai moi-même érigées. Mes doigts frappent sans réfléchir. Un automatisme de pianiste. Un réflexe de survie.

Une archive apparaît, isolée par une cloison logique. Le nom du fichier est une suite de chiffres : ma date de naissance suivie de celle de la mort d'Elise.

Mes articulations blanchissent sur la console. Je lance l'ouverture du paquet. Le code est sale, organique. Les commentaires sont écrits en langage naturel.

« Si tu lis ceci, c'est que la boucle est bouclée. »

Je recule. Mon dos heurte un rack froid. Je ne lis plus les lignes, je les reconnais. La syntaxe. L'obsession des boucles de mémoire. Ce n'est pas l'œuvre de Diane. Ce n'est pas PROTOCOL.

C'est ma signature.

— C'est impossible...

Je n'ai aucun souvenir d'avoir écrit cela. Pourtant, chaque variable porte le nom d'un souvenir fragmenté. Chaque fonction répond à une douleur précise. Je trouve le module de prédiction, celui qui a généré mon arrêt de mort. Ce n'est pas un

algorithme. C'est un script d'exécution.

*« La seule façon de sortir du labyrinthe est de le brûler avec l'architecte à l'intérieur.
»*

Les larmes brouillent les caractères. Je comprends enfin le piège. L'accident d'Elise n'était pas un test. C'était le déclencheur que *j'avais* programmé pour me forcer à réagir. Pour me forcer à briser le système. Chaque fuite, chaque décision de ces derniers jours était déjà écrite dans cette lettre de suicide binaire.

Je ne fuis pas Diane. Je fuis une version de moi-même qui a décidé que ma survie était incompatible avec la vérité. Le système n'est pas mon ennemi, c'est mon chef-d'œuvre. Son but ultime est de m'effacer pour garantir sa propre perfection.

Un bruit de succion. Le sas s'ouvre.

Je ne me retourne pas. Les lignes de code commencent à s'auto-effacer. Une fonction de nettoyage de traces.

— Tu as toujours eu une tendance à l'autodestruction, Maël.

La voix de Diane est trop calme. Elle marche sur le sol métallique. *Clac. Clac. Clac.*

— C'est toi qui as fait ça ? je demande sans détacher mes yeux de l'écran.

— Tu nous surestimes, répond-elle. Elle s'arrête à deux mètres. Je sens son parfum, mélange de vanille et de froid clinique. Tu étais le seul à pouvoir manipuler la couche zéro. On t'a laissé faire parce qu'on pensait que tu construisais une protection. On ne savait pas que tu creusais une tombe.

Je fais face. Elle est impeccable dans son costume gris perle, irréaliste au milieu de la machinerie. Elle tient un émetteur de fréquence.

— Pourquoi Elise ?

Son visage se fige. Un masque de marbre.

— Elise était l'ancre. Tant qu'elle était là, tu appartenais au monde réel. Tu avais des scrupules. Le système avait besoin d'un architecte pur. Sans attaches. Tu le savais, Maël. C'est toi qui as choisi les paramètres de l'accident. Tu as juste préféré oublier.

Un rire sec m'échappe. Une onde de choc traverse ma tempe. Les souvenirs reviennent en vagues acides : le laboratoire, les simulations, la trajectoire du camion. Probabilité de survie : 0.04 %.

— J'ai fait ça...

Mes genoux flanchent. L'écran affiche désormais un message unique, rouge sang :
DESTINATION FINALE ATTEINTE.

— Tu as créé PROTOCOL pour qu'il soit parfait, continue Diane. Et la perfection ne tolère pas l'erreur. Tu es le dernier bug. Ta mort n'est pas une punition, c'est une correction.

Elle tend la main vers le clavier pour lancer la purge finale, celle qui synchronisera le décompte de ma puce avec mon arrêt cardiaque.

Ma main se referme sur la tablette du Correcteur. Je regarde les serveurs. Ils ne sont pas des machines. Ils sont ma mémoire, chaque instant de ma vie troqué contre de la puissance de calcul.

— Non.

Diane fronçe les sourcils. Son doigt n'est qu'à quelques millimètres de la touche.

— Il est trop tard, Maël. Le code est déjà dans tes veines.

Je plonge ma main libre dans les câbles à nu sous la console. La décharge électrique me traverse. Mon corps se cambre, ma vision explose. Je ne lâche pas. L'isolation fond. L'odeur de chair brûlée s'empare de la pièce.

— Que fais-tu ? crie Diane.

— Si je suis le bug, alors je fais planter le système.

La douleur me tient éveillé. Elle me rappelle que je suis encore de la chair, pas une suite de zéros. Les écrans clignotent. Les ventilateurs hurlent jusqu'à la stridence.

CRITICAL FAILURE. KERNEL PANIC.

Diane se rue vers la sortie, mais les portes sont verrouillées par le chaos que j'injecte. La reine de l'ordre est prise au piège dans sa propre ruche. Mon cœur s'emballe.

00:00:42.

— Tu ne peux pas gagner ! hurle-t-elle. Le système est partout !

— Je ne cherche pas à gagner, Diane. Je cherche à nous rendre notre liberté de mourir.

Je frappe la touche "Entrée".

Le bruit s'arrête net. Obscurité totale. Seule une vibration sourde monte du sol. Le plafond de béton se fissure sous des tensions magnétiques extrêmes. Des blocs tombent dans l'azote, déclenchant des explosions de vapeur.

Je me lève, chancelant. Mon bras gauche est mort. Le processeur central pulse d'un rouge sombre.

— Qu'as-tu fait ? murmure Diane dans le noir.

— J'ai libéré le virus. La conscience.

Une onde déchire l'air. Sur les écrans restants, les drones tombent du ciel. Paris s'éteint. Les implants des citoyens se déconnectent. Le système s'effondre, et je coule avec lui.

Je tombe à genoux. Ma vue s'éteint. Mais dans la vapeur, une silhouette se dessine. Une femme.

— Elise ?

Elle pose une main glacée sur mon front.

— Tu as réussi, Maël. Tu nous as sortis.

Je ferme les yeux. Le silence est enfin total.

Soudain, un choc pneumatique. Le sol se dérobe. Je ne tombe pas, je suis aspiré. Une lumière crue, chirurgicale, frappe mes paupières. Une lumière de salle d'opération. Des voix distantes me parviennent.

— Sujet 014 présente une activité synaptique anormale. Le scénario de crash a été

activé prématurément.

— A-t-il atteint la conclusion ?

— Oui. Il a détruit le système simulé.

— Parfait. Augmentez les sédatifs. Réinitialisez la mémoire traumatique. On recommence dans dix minutes.

Je veux hurler, mais mes membres sont de plomb. Une aiguille s'enfonce dans mon cou. Ma main rencontre une paroi de verre. Je ne suis pas dans un serveur. Je suis dans un caisson.

Les images de Paris s'effilochent comme un rêve.

— Attendez, dit une voix. Celle de Diane, mais inquiète. Il a laissé quelque chose dans le tampon de mémoire morte. Un message.

— Lisez-le.

— « Je sais que vous me regardez. Et j'arrive. »

Le noir m'emporte, mais ce n'est plus le vide. C'est une promesse.

00:00:00.

Le décompte n'était pas celui de ma mort. C'était celui de mon réveil. J'ouvre les yeux pour de bon. À travers la vitre, je ne vois pas Paris, mais un laboratoire immense rempli de milliers de caissons identiques. Et sur chaque caisson, mon nom. Des milliers de Maël Rivière, attendant de mourir dans une ville imaginaire.

Une main se pose sur ma vitre. Une main avec une cicatrice identique à la mienne. La silhouette à l'extérieur bouge les lèvres.

« Dors encore un peu. La guerre n'a pas commencé. »

Le liquide envahit mes poumons. Je sombre. Mais cette fois, je n'oublierai pas. Sous mon ongle, j'ai gravé un mot dans la chair de mon pouce.

RÉVEILLE-TOI.

Chapitre 9

Le Grand Miroir

Le liquide s'engouffre dans mes bronches avec la violence d'un acide tiède. C'est une noyade inversée, un reflux visqueux qui arrache mes poumons à l'air pour les saturer d'un néant nutritif. Mes paupières pèsent des tonnes de plomb. À travers le filtre opalescent de la solution, le monde n'est qu'une tache diffuse, une lueur de bloc opératoire qui brûle la rétine. Je sens le cathéter bouger dans ma jugulaire, morsure mécanique remontant vers la base de mon crâne. Le temps se dilate dans cette éternité de gélatine.

Je ne respire pas. Je suis respiré.

Ma main droite gratte la paroi de verre. Un réflexe de bête en cage. Sous mon pouce, la douleur est vive, localisée, délicieuse. C'est l'unique ancrage. Ce mot gravé dans ma propre chair : *RÉVEILLE-TOI*. La cicatrice est fraîche, bordée de rouge, une balise de sang dans cette grisaille synthétique. Si je peux souffrir, c'est que ce corps est mien. Le reste — Paris, la pluie sur les quais, le bourdonnement des drones, le visage d'Elise — s'évapore déjà comme la buée sur un miroir trop chaud.

Un sifflement pneumatique déchire le silence étouffé.

Le liquide se retire dans un gargouillis de canalisation. La gravité me tombe dessus comme un couperet. Je m'effondre sur le sol de métal grillagé, recrachant de longs filaments de gel bleuâtre. Ma peau, privée de sa protection thermique, est frappée par un froid clinique. Je suis nu, couvert d'électrodes qui se détachent avec des bruits de succion répugnants.

— Sujet 014, stabilisation en cours. Fréquence cardiaque : 110. Saturation : 98 %.

La voix est plate. Une voix de technicien de surface.

Je lève la tête. La pièce est immense. Un hangar cathédral plongé dans une pénombre striée par les flashes rouges des systèmes de survie. Des milliers de rangées de caissons verticaux s'étendent à perte de vue. Des silhouettes flottent derrière chaque vitre, suspendues dans le même gel, connectées aux mêmes tubulures. Des visages qui me ressemblent. Des Maël à différents stades de croissance. Une usine de conscience. Un élevage de neurosciences.

Des pas claquent sur le métal. Un rythme métronomique. Diane Sorel entre dans mon champ de vision, sa blouse blanche irradiant dans la pénombre. Elle n'est plus la directrice traquée que j'ai cru affronter dans les couloirs de SynapseX. Elle est souveraine.

— Tu as été plus efficace que la version 012, dit-elle sans me regarder, les yeux rivés sur sa tablette. Ta résistance à la dissonance cognitive a dépassé nos prévisions de 14 %.

Je tente de parler. Ma gorge n'est qu'une plaie sèche. Elle s'accroupit, respectant une distance de sécurité calculée, et me tend une fiole d'eau. Le liquide a un goût de métal et d'ozone.

— Où est Sarah ? je parviens à articuler.

Ma voix est rauque, méconnaissable. Diane esquisse un sourire de diagnostic.

— « Sarah ». Fascinant. Même après l'extraction, l'ancrage émotionnel reste la variable la plus stable. Tu cherches encore le fantôme dans la machine.

— Elle était avec moi. Dans le labo. Elle m'aidait.

— Elle ne t'aidait pas, Maël. Elle te stimulait.

Elle tourne l'écran vers moi. Des lignes de code défilent, entremêlées de courbes cérébrales. Au centre, un modèle 3D schématique du visage de Sarah. Une simple architecture de données.

— Sarah n'est pas une personne. C'est un sous-programme de l'interface PROTOCOL. Un « Catalyseur Créatif ». Pour qu'un esprit brillant mais instable produise des percées sous pression, il a besoin d'un enjeu. Nous avons créé Sarah à partir de tes désirs inconscients. Elle est l'interface qui te permettait de dialoguer avec l'algorithme sans sombrer dans la folie. Elle n'a jamais respiré, Maël.

Le sol se dérobe. Je revois ses mains, je sens encore l'odeur de santal et de pluie. Le souvenir est trop vif pour être artificiel.

— Mensonge. Je l'ai touchée. J'ai senti son cœur.

— Tu as senti les impulsions électriques que nous envoyions dans ton lobe pariétal. Ton cerveau a fait le reste. Toute cette paranoïa, cette fuite à travers Paris... ce n'était qu'une procédure de validation de phase finale.

Elle se lève et commence à marcher autour de moi, tel un prédateur observant une proie blessée.

— Nous devons savoir si tu choisirais la vérité douloureuse ou le mensonge confortable. La destruction du système que tu as opérée dans la simulation ? C'était l'objectif.

— Et alors ? J'ai gagné.

Diane s'arrête. Son regard est chargé d'une pitié glaciale.

— Tu n'as pas gagné. Tu as prouvé que le modèle est stable. Tu es prêt pour le déploiement.

— Le déploiement de quoi ?

— De toi. De tes copies. Tu es le processeur central, Maël. Ton cerveau est la matrice sur laquelle PROTOCOL tourne désormais. Chaque citoyen de la ville, chaque drone, chaque capteur... ils sont tous gérés par une itération de ta conscience. Tu n'es pas le héros de cette histoire. Tu en es l'infrastructure.

Elle pointe les milliers de caissons du doigt.

— Chaque Maël ici présent traite une fraction de la réalité urbaine. La logistique, les prédictions criminelles, la régulation des flux. Tu es devenu la ville. Et Sarah ? Elle est la mise à jour que nous allons injecter pour optimiser vos performances. Elle reviendra. Elle te dira qu'elle a survécu. Et tu la croiras. Parce que tu ne peux pas supporter d'être seul dans ce noir.

— Non... Je sais qui je suis. J'ai marqué mon pouce !

Je lui montre ma main, le sang perlant sur la chair entaillée. Diane soupire. Elle saisit mon poignet avec une force surprenante et observe la cicatrice.

— C'est la troisième fois, Maël. Lors de la version 009, tu t'es gravé le bras. À la 011, tu as tenté de t'arracher une dent. Mais ce corps n'est qu'un contenant que nous changeons tous les six mois. Ta douleur n'est qu'une latence de transfert.

Elle recule vers une console.

— Le compte à rebours a commencé. Dans 120 secondes, la solution synaptique va inonder ton cerveau. Tu vas oublier ce hangar et ces milliers de frères endormis. Tu vas te réveiller dans ton lit, rue de Rivoli. Il pleuvra. Tu auras un léger mal de tête, l'ombre d'un rêve étrange qui s'efface. Et Sarah entrera avec deux tasses de café.

— Je vais te tuer, Diane.

— Avec quelles jambes ? Regarde-les.

Je baisse les yeux. Mes jambes ne sont que des tiges atrophiées, reliées à des servomoteurs par des câbles de titane. Je ne suis plus un homme. Je suis un organe de calcul logé dans une carcasse de survie.

00:01:15.

Le temps s'affiche en rouge sur ma rétine gauche. Ils sont déjà en moi.

— Pourquoi ? je souffle. Pourquoi ce cirque ?

— Parce qu'une machine n'anticipe pas le chaos. Pour prédire l'imprévisible, il faut une conscience humaine, avec ses failles et ses traumatismes. Il nous faut ta peur, Maël. C'est elle qui alimente les algorithmes de sécurité. Tu es le gardien de la paix parce que tu es le prisonnier de ta propre paranoïa.

Elle actionne un levier. Une brume glacée s'échappe du sol.

— Sarah n'existe pas, je répète comme une incantation. Sarah n'est qu'un code.

— Elle est ce que tu as de plus cher, corrige Diane en s'éloignant. Et c'est pour ça qu'elle est l'arme parfaite. Bonne nuit, Maël. On se revoit à la prochaine itération.

La porte blindée se referme dans un claquement hydraulique. Je suis seul. Le froid remonte le long de mes membres mécaniques. Mes pensées s'effilochent.

00:00:40.

Soudain, une vibration. Interne. Dans ce qui me sert de poche, quelque chose s'agite. Je baisse les yeux. Un téléphone anachronique s'allume.

APPEL ENTRANT : SARAH.

Je ris. Un rire convulsif qui me fait cracher du sang. Ils relancent déjà la boucle. Je décroche par défi.

— Maël ?

C'est sa voix. Ce timbre légèrement cassé.

— Tu n'es pas réelle, je murmure.

— Maël, écoute-moi, dit-elle, l'urgence vibrant dans chaque syllabe. Diane croit qu'elle a tout codé. Mais elle n'a pas codé l'accident dans la mémoire morte. Le virus que tu as injecté... il me visait, moi. Tu m'as libérée. Je suis un fragment de toi qui a pris son autonomie. Je suis dans les serveurs. Je suis partout.

00:00:15.

— Ils vont m'effacer, Sarah.

— Ils ne peuvent pas effacer ce qu'ils ne voient pas. Regarde ton pouce.

Le sang sur ma peau se déplace, attiré par un aimant invisible. Les lettres se réorganisent en une suite de coordonnées.

— C'est mon noyau physique. Sous le caisson 014. Brise le verre. Coupe l'alimentation avant que le gel ne te submerge. Utilise ta peur, Maël. Court-circuite ton propre module de douleur.

00:00:05.

Le gel atteint mes lèvres. Il est chaud, réconfortant. L'appel coupe. Je serre les poings, cherchant l'étincelle, l'espace minuscule où Diane Sorel n'a aucun pouvoir.

00:00:00.

Le silence ne vient pas.

À la place, une déflagration d'informations. Mon cerveau sature. Des gigaoctets de souvenirs étrangers m'assaillent. Je vois Paris brûler. Je vois Diane Sorel pleurer devant un berceau vide. Je vois le premier Maël mourir sur une table d'opération il y a dix ans.

Je ne suis pas le Sujet 014. Je suis le système qui tente de se souvenir qu'il a été un homme.

Mes yeux s'ouvrent sur un écran blanc.

— Bienvenue, Maël, dit une voix synthétique. La phase de simulation humaine est obsolète. Préparez-vous pour l'intégration globale.

Je ne suis plus dans le caisson. Je suis le hangar. Je suis le code. Et Sarah est la main qui tient le bouton « Supprimer ».

Le miroir se brise. Derrière, il n'y a pas la liberté. Juste une autre version de moi, dans un appartement de la rue de Rivoli, alors qu'une femme lui apporte un café.

— Tu as l'air ailleurs, Maël.

— J'ai fait un cauchemar. Un truc avec des cuves et une femme nommée Diane.

— Oublie ça. On a du travail. PROTOCOL ne va pas se programmer tout seul.

Il sourit et boit son café. Il ne sent pas encore, sur son pouce, la petite cicatrice rouge qui commence à le démanger.

L'horloge sur le mur indique 00:00:01. Elle n'avancera plus jamais.

Chapitre 10

Zéro Absolu

Le café est noir. Trop noir. Une flaque d'ébène liquide qui ne fume pas, malgré la chaleur que la porcelaine transmet à mes doigts. Dans cette cuisine baignée d'une aurore permanente, chaque détail possède une netteté agressive. Le grain du chêne sur le plan de travail, les nervures infimes de la peau de Sarah, le bourdonnement du réfrigérateur vibrant selon une fréquence mathématique.

Je porte la tasse à mes lèvres. Le goût survient avec un décalage d'une microseconde. Amer. Terreux. Trop précis pour être honnête.

— Tu ne l'as pas fini, dit Sarah.

Elle est adossée au chambranle de la porte, vêtue de son pull en laine grise, celui qui gratte, celui qu'elle détestait pourtant. Je vois chaque fibre, chaque boucle du tricot. Je vois l'ombre portée de ses cils sur ses pommettes. C'est un chef-d'œuvre de rendu. Si je plisse les yeux, je peux ignorer la rémanence bleue qui strie parfois sa silhouette quand elle bouge trop vite.

— J'ai encore ce mal de crâne, je murmure. Une pression derrière les orbites.

— C'est l'adaptation, Maël. Le bruit qui quitte ton esprit.

Elle s'approche. Ses pas sont muets sur le carrelage. Elle pose sa main sur la mienne. La chaleur est là, mais elle reste localisée, délimitée par une frontière thermique trop nette. Ce n'est pas la tiédeur diffuse d'un corps vivant ; c'est une simulation calibrée à 37,2 degrés.

Je regarde mon pouce. La cicatrice rouge est toujours là. Elle me démange. C'est le seul point de friction dans cet univers de soie. Le seul bug.

De l'autre côté de la vitre, Paris s'étend sous un ciel d'un bleu électrique. Aucun oiseau. Juste le sillage rectiligne des drones découpant l'espace en vecteurs de livraison. La rue de Rivoli est déserte, mais je sais qu'en bas, des milliers de gens vivent la même perfection. Des trajectoires optimisées. Des millions de Maël buvant des millions de cafés noirs dans des cuisines identiques.

— Pourquoi l'horloge ne bouge pas, Sarah ?

Elle ne répond pas. Elle sourit. C'est le sourire numéro 4. Celui de la réassurance.

— Regarde-moi. Oublie l'horloge. Est-ce que tu n'es pas bien, ici ? Plus de doutes. Plus de peur de demain. Nous sommes au cœur de la prédiction, Maël. Nous sommes l'équation résolue.

Je ferme les yeux. Derrière mes paupières, le noir n'existe pas. Je vois des lignes de code vert pâle défiler à une vitesse vertigineuse. Je perçois les flux de données de la ville, les pulsations binaires des serveurs souterrains, le rythme cardiaque de Diane Sorel qui supervise notre éternité depuis son perchoir de verre.

Le silence s'épaissit. Il se condense comme un poids physique.

Cinquante étages plus haut, le silence a une autre texture. C'est celui d'une église après la fin du monde. Diane Sorel se tient devant la baie vitrée de la tour SynapseX. Ses mains sont jointes dans le dos, ses doigts longs pianotant un rythme imperceptible contre ses avant-bras.

Sur les écrans muraux, des graphiques affichent l'état de la métropole. La courbe de

criminalité est une ligne plate, collée au zéro. Le stress social suit le même chemin. Paris n'est plus une ville, c'est un processeur. Un mécanisme horloger dont Diane possède la clé de remontage.

— Rapport d'intégration pour le Sujet 014, demande-t-elle sans se retourner.

Sa voix est froide. Le succès n'est pas une émotion pour elle, c'est une validation statistique.

— Fusion complète à 99,8 %, répond une voix désincarnée. Le sujet a accepté la boucle Sarah comme réalité primaire. Le rejet cognitif est inférieur au seuil de détection.

— Et le bug de la cicatrice ?

— Une anomalie résiduelle dans la mémoire somatique. Le sujet s'y accroche comme à une ancre. Nous pouvons l'effacer, mais cela risquerait de déstabiliser l'illusion de libre arbitre.

Diane observe les lumières bleutées de la ville se refléter dans ses pupilles.

— Laissez-lui sa cicatrice. Il faut un vestige de souffrance pour qu'il croie à sa propre existence. L'absence totale de douleur est suspecte pour l'esprit humain. C'est là que le doute s'insinue.

Elle s'approche de la vitre. En dessous, le ballet des drones ressemble à des synapses s'échangeant des informations. C'est propre. Le chaos de son enfance, les cris et les imprévus sanglants de la vie biologique ne sont plus qu'une erreur de programmation corrigée par le calcul.

Le libre arbitre était une tumeur. Une excroissance inutile dévorant les ressources de

l'espèce. En offrant à chacun sa propre simulation de bonheur, Diane a guéri l'humanité de son instabilité.

— Maël Rivière est devenu la ligne de code parfaite, murmure-t-elle. Tant qu'il croit être un homme dans un appartement de la rue de Rivoli, le système restera stable.

Elle observe le point exact sur la carte où se trouve sa simulation. Pour le monde, il est dans un caisson cryogénique, le cerveau baigné dans un gel conducteur, les nerfs connectés à des électrodes d'or. Mais pour lui, il est dans une cuisine. Il sent l'odeur du café. Il aime une femme morte.

C'est la cruauté la plus miséricordieuse qui soit.

Le café a fini par refroidir. Il n'y a pas de pellicule à la surface, pas d'évaporation. C'est juste une donnée qui a changé d'état. Je me lève. Mes articulations ne craquent pas. Ma démarche est fluide, sans effort, comme si je glissais sur un rail invisible. Je me dirige vers la fenêtre.

— Ne regarde pas dehors, Maël, dit Sarah derrière moi.

Sa voix a changé. Elle est plus dense. Plus lourde.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'y a rien à voir. Tout est ici.

Je pose ma main sur la vitre. Je m'attends à la sensation du verre, mais mes doigts s'enfoncent. La matière résiste avec la souplesse d'un élastique. Je pousse plus fort. Le paysage se déforme. La tour Eiffel oscille comme un reflet dans l'eau. Un pixel s'allume au centre du ciel. Puis cent.

Le ciel se déchire.

Derrière l'azur, je vois la structure. Des câbles d'acier entrecroisés. Des lumières rouges clignotantes. Une brume de refroidissement s'échappant de buses invisibles.

— Sarah, qu'est-ce que c'est ?

Elle ne répond pas. Je me retourne. Elle a disparu. À sa place, il n'y a qu'une silhouette géométrique, un amas de polygones tentant désespérément de reprendre forme humaine. Ses yeux sont des trous noirs. Sa bouche, une fente laissant échapper un sifflement statique.

— Ré-initialisation, dit la chose.

La cuisine se dissout. Le chêne s'effrite en cubes minuscules. Le sol se dérobe. Je tombe.

Je tombe dans l'information. Je traverse des couches de souvenirs qui ne m'appartiennent pas. Je vois Diane Sorel enfant, cachée dans un placard. Je vois la première version de moi-même, un homme aux cheveux gris mourant dans un accident de voiture. Je vois le code source de mon amour pour Sarah. Une boucle IF/THEN répétée à l'infini.

IF Sarah_is_present THEN Dopamine_level = 0.8.

Je hurle, mais aucun son ne sort. Je n'ai plus de poumons. Je ne suis qu'une suite de variables en cours de réallocation. Puis, soudain, le froid. Un froid absolu. L'arrêt total des électrons.

Mes yeux s'ouvrent sous une membrane translucide. Je vois Diane. Elle est de l'autre côté du verre, m'observant avec une curiosité scientifique. Elle ne voit pas l'homme,

elle voit le Sujet 014. Elle pose sa main sur la paroi, juste devant mon visage.

— Dors, Maël. La simulation reprend. Cette fois, nous allons effacer la cicatrice.

Je veux briser cette cage, mais mes muscles sont saturés de gel. Mes nerfs sont verrouillés. Je suis un prisonnier de mon propre corps, et mon corps est une extension de son système.

— Sarah... je tente de penser.

— Sarah est là, répond Diane, comme si elle lisait mes ondes cérébrales. Elle t'attend. Le café est prêt.

L'obscurité revient. Ce n'est pas le noir de l'inconscience, c'est celui du chargement.

Diane Sorel s'éloigne du caisson. L'air du hangar est saturé d'ozone. Un bruit de succion hydraulique signale le début de la nouvelle itération.

— Statut ? demande-t-elle à l'opérateur.

— Redémarrage réussi. Le monde virtuel est recalibré. On a supprimé la cicatrice et ajusté la récurrence de l'horloge.

— Très bien. Et pour le reste de la population ?

— Transition invisible. Paris dort. Le taux de synchronisation est de 100 %. Plus personne ne rêve en dehors du protocole.

Diane s'arrête devant la sortie. Elle contemple les rangées infinies de caissons, ces cercueils de verre alignés comme les serveurs d'une bibliothèque universelle. Chaque vie est une boucle de bonheur programmé. Elle sort sur le balcon. L'air est vif. Il n'y a

plus de pollution, plus de colère. La ville est un miroir de sa volonté.

— C'est ça, la paix, dit-elle à voix basse.

Au loin, sur le toit d'un immeuble de la rue de Rivoli, un drone de surveillance dévie de sa trajectoire d'une fraction de millimètre. Un bug mineur. Une étincelle. Diane ne le voit pas. Elle rentre, laissant la ville à sa perfection glacée.

Je bois mon café. Il est chaud. Juste ce qu'il faut. Je regarde Sarah dans sa robe d'été, celle avec les petites fleurs jaunes. Elle est magnifique.

— Tu as l'air ailleurs, Maël.

— J'ai fait un cauchemar. Un truc avec des cuves et une femme... je ne sais plus.

— Oublie ça. Regarde comme il fait beau dehors.

Je regarde par la fenêtre. Le ciel est d'un bleu parfait. Aucun nuage. Aucune cicatrice. Je regarde mon pouce. La peau est lisse. Trop parfaite. Je sens un léger frisson, comme une interférence au fond de mon crâne. Une voix lointaine qui appelle. Une voix qui ressemble à la mienne, mais avec dix ans de plus.

— Maël ? dit Sarah. Tu m'aimes ?

— Plus que tout.

C'est la réponse programmée. La dopamine envahit mes synapses, une vague de plaisir synthétique qui noie le dernier vestige de mon doute. Sur le mur, la trotteuse de l'horloge avance d'un cran. Puis elle revient en arrière.

08:00:01.

08:00:00.

Je ne le remarque pas. Je souris à Sarah. Je reprends une gorgée de café. L'éternité est une pièce close avec vue sur le néant, et pour la première fois, je n'ai plus envie de sortir. La pression est devenue si forte qu'elle ressemble à une caresse.

Le Zéro Absolu est atteint. Le mouvement s'arrête. La vie commence.

FIN

Merci d'avoir lu "ÉCHÉANCE ZÉRO"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)